

Concours de Nouvelles 2023 "La rencontre"



1^{er} prix : « Une histoire de rivières » Emma Campo

2^{ème} prix : « Insoupçonnée » Charline Gatto-Garcia

3^{ème} prix : « Rencontre avec la Terre » Anna Servant

-Mention spéciale Meilleure chute :

« La voix » Léo Castagna- -Julien

-Mention spéciale Points de vue narratif :

« Contraste » Lucie Nevière

-Mention spéciale Revirement de situation :

« Rencontre » Céleste Reynaud

-Mention spéciale Meilleures descriptions :

« De l'autre côté de la crête » Andrés Rapp

-Mention spéciale Originalité dans le traitement du thème :

« La rencontre » Clara Bournas

-Mention spéciale Gestion de l'implicite :

« L'effet papillon » Emma Ménard

-Mention spéciale Imaginaire :

« Apocalypse » Camille Polguer

-Mention spéciale Histoire d'amitié :

« La rencontre » Kimberley Roubieu

-Mention spéciale Parcours de vie

« La rencontre » Inès Menasria

SOMMAIRE

<i>La voix</i>, Léo Castagna- - Julien	4
<i>De l'autre côté de la crête</i>, Andrés Rapp	11
<i>L'effet papillon</i>, Emma Ménard	23
<i>Insoupçonnée</i>, Charline Gatto-Garcia	29
<i>Contraste</i>, Lucie Nevière	33
<i>Rencontre avec la Terre</i>, Anna Servant	36
<i>Une histoire de rivières</i>, Emma Campo.....	49
<i>Apocalypse</i>, Camille Polguer	53
<i>Rencontre</i>, Céleste Reynaud	59
<i>La rencontre</i>, Clara Bournas	73
<i>La rencontre</i>, Kimberley Roubieu	79
<i>La rencontre</i>, Inès Menasria	91

La Voix

Aujourd'hui était une journée ordinaire. Le soleil pointait le bout de son nez. Le réveille-matin indiquait sept heures. Il sonna. Tom se réveilla. Il était un jeune garçon qui avait une vie fantastique. « Je suis épuisé, encore une nouvelle journée d'école. ». Il se leva, ouvrit la fenêtre. Il lui semblait entendre quelqu'un parler. Il se pencha et regarda. Il entendait tout de même une voix qui semblait décrire les mouvements de quelqu'un. Il se dit que cela devait être un poste de télévision avec un volume sonore un peu trop élevé pour le matin. Tandis qu'il prenait son petit déjeuner, son père s'occupait de préparer le sac à dos de sa petite sœur. Soudain, il dit à son père : « as-tu entendu ce bruit ? ». Alors son père hocha la tête de manière à dire non. Pourtant, Tom eu l'impression d'entendre quelqu'un dire non à la place de son père. Il se dit que ce n'était rien et que la fatigue devait lui jouer des tours. Heureusement que les vacances étaient bientôt là. Après avoir terminé son petit déjeuner, il monta faire sa toilette. Tandis qu'il se brossait les dents, il pensa aux cours qu'il avait aujourd'hui. Il avait en premier lieu cours de français, puis d'anglais et enfin de cinéma. Voilà sa matinée au lycée. Alors qu'il se douchait, il avait l'impression de se parler tout seul. Il avait l'impression de parler fort. Une fois sorti et prêt, lorsqu'il vit sa mère sortir de sa chambre, habillée en costume de femme d'affaires, il lui demanda s'il n'avait pas parlé trop fort. Sa mère lui dit qu'elle n'avait rien entendu. Elle l'embrassa, lui souhaita une bonne journée et descendit au salon. Tom resta perplexe. Il lui semblait avoir énoncé son emploi du temps tout haut. Maintenant, il lui semblait que même ses pensées étaient bruyantes. Il avait des impressions sur ses impressions. « Je ne supporte plus ces bruits de fond. Je pense que le voisin parle bien trop fort aujourd'hui ». En effet, Tom entendait une voix qui ne cessait de parler et raconter des tas de choses. Un peu comme si le voisin lisait un livre ou une nouvelle à haute voix. Il regarda sa montre. Il se précipita car le bus n'allait pas tarder à arriver. Il souhaita une bonne journée à son père et sa petite sœur. Il sortit de la maison et vit le voisin tondre la pelouse. Le voisin vivait seul depuis que son fils était parti à l'université. S'il tondait la pelouse

depuis ce matin, qui pouvait parler sans s'arrêter ? Il se retourna vivement comme s'il avait entendu l'action qu'il venait de faire. Le bus arrivait, avec son ami à bord, Louis. Il monta et s'installa au côté de son ami. Louis raconta son week-end avec entrain. Il était allé visiter le nouveau parc d'attraction et avait vu au cinéma le nouveau film dont tout le monde parle. Cependant, Tom n'écoutait pas, du moins il n'essayait plus. Il avait l'impression d'entendre la voix de Louis en double. Il lui demanda de s'arrêter de parler et de prêter l'oreille. Louis ne comprit pas et n'entendit que le bruit de la route et les nombreuses discussions dans le bus. Tom entendit les mêmes bruits que Louis mais il y en avait un qu'il entendait depuis ce matin. Il expliqua tout à son ami. Louis lui dit que ce n'était rien et que si cela l'inquiétait vraiment, il pouvait toujours se rendre à l'infirmierie. Tom répondit que c'était une bonne idée. Le bus arriva devant le lycée. Ils sortirent tous du bus. Dans la cacophonie matinale, Tom n'entendit plus cette voix qui ne semblait savoir que décrire les actions faites par tous. Après avoir vu quelques collègues, il se rendit au troisième étage pour assister au cours de français. Il s'installa à sa place, c'est-à-dire au premier rang. Tom aimait énormément le français. Son professeur était une femme formidable. La leçon d'aujourd'hui portait sur les différents styles de narration. Tom apprit l'existence du narrateur omniscient. Le cours se déroula à merveille. Tom n'entendit pas la voix. Soudain, le fait de ne pas l'entendre résonna dans ses oreilles. Il regarda l'horloge et pile à ce moment-là, la sonnerie retentit. Une heure s'était écoulée et cela, Tom crut l'entendre. Il descendit au premier étage pour pouvoir assister au cours d'anglais. Malgré le vacarme dans les couloirs, notre personnage entendait à nouveau la description de son environnement. Il se retourna vivement lorsqu'il entendit le mot personnage. Personne n'aurait pu prononcer ces mots dans les escaliers. Il arriva, confus et inquiet devant la salle d'anglais. Leur professeur d'anglais leur fit écouter et voir une vidéo afin d'apprendre à exprimer le souhait selon le temps employé. Tom essaya tant bien que mal à se plonger dans la vidéo. Il se dit qu'il souhaiterait ne plus entendre cette maudite voix. Soudain il regarda sa voisine qui ne brocha point. Il lui avait semblait à nouveau d'avoir parlé de vive voix. Lorsque la sonnerie sonna l'heure de la pause de dix heures, Tom se rua vers l'infirmierie. Lors

de sa course, il avait l'impression d'être observé, espionné, épié par quelqu'un qui prenait un malin plaisir à le tourmenter. Il se présenta en sueur devant l'infirmière. Elle lui demanda ce qu'il avait. Tom avait cru entendre quelqu'un dire qu'il avait entendu quelque chose. L'infirmière offrit un verre d'eau à Tom et lui conseilla de se reposer. Tom lui fit part des bruits qu'il entendait, mais de manière à ne pas passer pour un fou. L'infirmière lui conseilla de prendre rendez-vous chez un ORL afin de voir s'il n'avait pas des acouphènes. Tom la remercia et partit. Il souffla de soulagement. « Si ce n'est que ça, tant mieux. J'ai bien cru que j'avais perdu la raison et que ce que j'entendais était les prémices de folie. ». Il remonta au premier étage afin d'assister aux deux dernières heures de la matinée avant de pouvoir aller manger. Pendant ces deux heures, ils apprirent comment manier la narration et la caméra fin de créer une présence invisible à la fois pour l'acteur et les spectateurs. Tom commençait à s'habituer à entendre cette voix si lointaine et si proche. Si grave et si douce.

Lors du déjeuner, Louis lui raconta ses cours de mathématiques et d'histoire. De nombreux élèves étaient présents dans le réfectoire. Tous discutaient de tout et de rien, de la pluie et du beau temps. Les verres et les couverts s'entrechoquaient. Habituellement, Tom ne prêtait pas attention aux bruits du réfectoire qui peuvent sembler futiles ; mais cette fois-ci, Tom entendait le moindre petit élément insignifiant avec une telle précision que cela le terrifiait. Il mangea peu. Louis remarqua son état. Avant que Louis eût le temps de dire quoi que ce soit, Tom lui répondit qu'il était fatigué. Son ami sourit et lui dit qu'il savait lire dans les pensées. C'était comme si Tom avait entendu le fait que son ami se faisait du souci pour lui. L'après-midi fut longue et épuisante. Le père de Tom vint le chercher à la fin des cours. Comme l'hiver s'était installé depuis peu, la nuit était déjà tombée. Durant tout le trajet, Tom resta silencieux. Pourtant son silence était audible. Une fois rentré, il fit ses devoirs et alla se reposer. Le dîner était prêt. L'odeur des délicieuses pommes de terre au four, cuisinées avec de la graisse de canard, réveilla Tom. Du moins l'odeur et sa longue description mystérieuse. Il descendit et s'assit à table aux côtés de sa sœur. Chacun leur tour, chaque membre de la petite famille raconta sa journée. Puis vint le

moment au Tom devait raconter ce qu'il avait appris en cours. Il dit de manière désinvolte et fort qu'il n'avait pas besoin de le faire car bientôt, une voix allait le faire à sa place. La famille ne comprit pas. Tom, épuisé raconta tout ce qu'il avait sur le cœur. Ses parents lui firent une embrassade afin de le réconforter. Sa mère lui dit que dès demain matin, elle prendra rendez-vous avec l'ORL. Une fois le repas fini et apprécié, il monta dans sa chambre. Il s'allongea et essaya d'ignorer cette voix. Soudain, il se fit la réflexion que tous les cours de français et de cinéma étaient liés. Il se coucha en pensant aux différents types de narrations et aux méthodes cinématographiques.

Le réveil affichait six heures cinquante-huit. Tom qui dormait, sut quelle heure était indiquée par le réveil à cause de la voix. Il se leva et débrancha le réveil. Ainsi, la routine matinale prit place. Dans le bus, Louis demanda à Tom comment il allait. Tom lui répondit qu'il allait mieux et qu'il verrait tôt ou tard l'ORL. Tom espérait un dysfonctionnement de ses oreilles. La journée fût longue, épuisante moralement que physiquement, et rien que le fait d'entendre qu'elle le fût épuisa encore plus Tom. Heureusement, la mère de Tom allait lui annoncer une bonne nouvelle. Lorsque lui et son père rentrèrent à la maison, Tom demanda à sa mère quand était le rendez-vous. Surprise, elle lui dit que ce sera demain matin, car elle avait pris le rendez-vous en urgence. Donc il n'ira pas en cours demain matin. À la suite de ces mots, Tom bondit de joie. La visite chez le docteur était le moment qu'il espérait le plus.

Dans la salle d'attente, Tom lisait une brochure sur les maladies auditives. Le docteur se présenta devant Tom et sa mère. Il les invita à entrer dans son cabinet. Tom expliqua au docteur la situation dans laquelle il était. Le médecin lui demanda si en ce moment il entendait la fameuse voix. Un silence de plomb s'abattit dans la salle. Pourtant, Tom entendait la voix dire qu'il y avait ce silence si pesant. Il l'expliqua au docteur. À la fois perplexe et curieux, le médecin fit passer quelques examens à Tom afin de s'assurer que les oreilles de l'enfant fonctionnaient correctement. Tom se retourna et dit à sa mère qu'il n'était plus un enfant, mais sa mère lui dit qu'elle n'avait rien dit. Le docteur, après avoir effectué les tests, affirma que les

oreilles de Tom étaient en parfait état. Le docteur, en aparté avec la mère de Tom lui dit que peut-être faisait-il des crises de paranoïa et que cela pouvait lui faire entendre des voix. Tom comprit que rien de bon se disait. Une fois à la maison, Tom alla dans sa chambre. « Suis-je devenu fou ? ». Ainsi, pendant des heures, il se questionna sur son état psychique. « C'est le début de la fin ! Si je commence à entendre des voix tous les jours, que cela va-t-il être ensuite ? ». Sur ces mots, qu'il avait bien prononcé, il se rendit compte d'une chose. Ce n'était pas « des » voix qu'il entendait, mais bien « une voix ». « Arrête de penser à cela, révisons donc un peu le français ». Après ces mots, il s'installa à son bureau et ouvrit son porte-livres. Durant sa lecture, qui était polluée par cette voix incessante, Tom remarqua une chose. La voix qui le suivait depuis le début de la semaine lui faisait penser à un élément de son cours. « C'est impossible ! Ne me dites pas que c'est vrai ! ». Tom venait de tomber sur ce qui lui semblait être la seule solution à son problème. Il pensait qu'il était vraiment au bord de sombrer dans la folie. « Il suffit ! », cria Tom.

« Je sais que j'ai crié, pas la peine de le répéter encore une fois. ». Tom venait de réaliser que depuis le début, cette voix qu'il entendait était celle du narrateur. « Ah ah, tu admets que tu es le narrateur ! ». Tom n'en revenait pas d'être en train de converser avec le grand narrateur omniscient et omnipotent. « Comment est-ce possible ? Je veux dire que, même si le narrateur fait partie intégrante de l'histoire, il ne peut pas rentrer en contact avec les personnages. ». Tom ne pouvait comprendre que ce qu'il était en train de se dérouler sous ses yeux écarquillés était la rencontre ultime entre le personnage et celui qui la raconte. « Par ailleurs, si tu es vraiment le grand narrateur que tu prétends être, dis-moi ce que fais Louis en ce moment ». Se pensant malin, Tom défia le narrateur. Ainsi, Tom sait désormais que Louis est en train d'aider sa grand-mère à tricoter devant un feuilleton policier. « Je n'en crois pas mes oreilles ! Dis-moi ce que fait le voisin à l'instant où je te parle. ». Assez ! Ne comprends-tu pas que tu es en face de l'être incarnant le savoir et la puissance de ce monde. « Désolé, je ne voulais te chifonner, mais dis-moi, pourquoi es-tu venu me raconter ma propre vie ? ». Voilà une question pertinente mon enfant. « Je ne suis plus un enfant ! ». Sache qu'à un moment ou un autre, le narrateur

est bien obligé d'intervenir dans l'histoire. Certains restent discrets en faisant de simples remarques ou autres commentaires ; mais moi je ne suis pas comme mes collègues narrateurs. « Tes collègues narrateurs !? Parce que vous êtes plusieurs en plus ! Merci mais non merci, un seul suffit. ». Soudain, le ciel s'obscurcit, un orage grondait. Un peu de respect à celui qui te permet la vie !!! « Je suis désolé, vraiment désolé, pitié ne me foudroie pas, je t'en conjure ô grand narrateur ! ». Je préfère cela. Le ciel retrouva sa clarté en un clin d'œil. « Ouf... Mais dis-moi narrateur, toi qui nous as fait nous rencontrer, cette rencontre qui peut être dite de divine, pourquoi voulais-tu me rencontrer ? ». Je vois que tu es perspicace quand tu le désires. Cependant je ne peux pas répondre à cette question. J'ai le droit de rentrer en contact avec vous autres personnages, mais je ne peux pas révéler un secret aussi important. « Tu es en train de me dire que tu m'as poursuivi pendant une semaine, m'as fait passer pour un fou tout ça pour me dire que tu ne peux pas me le dire ? Tu te moques de moi, j'espère ? ». Bien sûr que non je ne me moque pas de toi, mais comme tu insistes, je vais te le dire. Le narrateur doit au moins rentrer en contact avec son personnage principal. De par notre rencontre, tu connais désormais la vérité. En revanche, tu ne devras en dire aucun mot à qui que ce soit, suis-je bien clair ? De telles révélations pourraient chambouler l'ordre de notre monde. « J'ai une dernière question, ô grand narrateur. ». Oui, je sais, et je vais y répondre. Sache avant, que ce que je pourrais dire puisse te choquer. Es-tu prêt à entendre la réponse à la question qui domine ton esprit depuis peu. « Oui, je suis prêt à entendre ta réponse. ». Chaque être a son histoire, mais toutes les histoires sont partagées par tous. Il faut que tu saches que toute histoire est lue par quelqu'un. Ce quelqu'un peut-être n'importe qui. Dis-toi, qu'en ce moment même où je te parle, ton histoire est lue et suivie par un être étranger à ton monde. Maintenant, il est l'heure de te dire adieux. « Adieux !? Tu pars déjà !? ». Je dois partir. Sans narrateur, une histoire ne peut jamais prendre fin et une autre ne peut jamais commencer. Je suis ravi de conter ton histoire Tom. Notre rencontre fût le moment le plus incroyable qui puisse arriver dans une existence. Sur ce, méfie-toi de ce que tu vois et sache que je garde toujours un œil sur toi. Tout à coup, Tom se réveilla. Il faisait nuit. Il rebrancha son réveille matin. Il indiquait vingt

heures vingt. Il tendit l'oreille. Rien. Pas un bruit. Il sauta du lit et dansa de joie. « Je ne pense pas que tout ceci était un rêve. En tout cas, je me souviendrai de cette rencontre toute ma vie. Même si je me demande si ma vie est réelle ou non maintenant. ». Il sortit de sa chambre et rejoint sa famille, installée devant la télévision. Il leur dit qu'il était guéri car il n'entendait plus la voix. Ses parents étaient ravis pour lui. Tom passa un week-end formidable. Lorsqu'il rejoint, lundi matin, son ami dans le bus, Louis dit à Tom qu'il avait entendu une voix. Cette voix disait que Tom savait ce qu'il avait fait ce week-end. « Pitié, ne dis à personne que j'aide ma grand-mère à faire des tricots ». Tom sourit et lui promit de ne rien dire.

Soyez gentil avec ce pauvre Louis. Ne dites rien à personne.

Léo, T^{ale}



**DE L'AUTRE
CÔTÉ DE LA
CRÊTE**

Dans la matinée du 25 Novembre 1954, une berline noire arriva devant la mairie de Bellevue, un petit village en Suisse. C'était un de ces villages aux maisons de bois, aux senteurs de sapin et aux odeurs acres de la fumée de bois. Enclavé dans le fond d'une vallée, c'était un des villages les plus isolés de la contrée alpine. Situé à 2078 mètres, c'était aussi un des plus hauts. Dans le fond de la vallée, on pouvait deviner les traces d'un ancien glacier. Ce qu'il en restait était recroquevillé au fond de la vallée, semblant prêt à choir au prochain été. Une rivière découlait de cette majestueuse, mais hélas moribonde mer de glace. Le commencement du cours d'eau était tout d'abord une fine cascade tombant en nuée de cristal dans une cuvette au pied du glacier. L'hiver, cette cascade se gelait, mais le ruisseau, par je ne sais quel miracle de la nature, semblait persister à vivre. L'été, il coulait ensuite joyeusement depuis sa cuve, véritable miroir des astres. Après le fin ruisseau, la descente en faisait un admirable torrent qui mugissait dans le silence de la montagne. Là, au milieu des reflets de cuivre et d'ardoise, les chamois et autres cervidés venaient s'abreuver. Hélas, je ne sais quelle lueur dans l'eau diaphane brillait, lui donnant un aspect éphémère, comme un souvenir fugace, simple réminiscence d'un passé glorieux. Le fier torrent descendait ensuite jusqu'au village, en contrebas duquel il passait ensuite, pour rejoindre finalement la combe où il formait un lac aux eaux laiteuses.

Les forêts de cette vallée se retrouvent plutôt au niveau de la combe. C'était des hauts sapins noirs, lugubres et mystérieux dans le brouillard, glorieux et majestueux dans la neige et sombres et crochus dans leur plus simple appareil. Çà et là se mêlaient quelques senteurs de mélèze, seul arbre qui perd ses ramilles en hiver, doux souvenirs du désespoir et du renouveau. En hiver, seuls les minces filets d'eau gelés apportaient une note brillante dans la statique blancheur de la froide saison. En été le matin, les aiguilles de vert clair devenaient d'or, et le soir, de vert sombre de topaze. Seul à midi peut se voir la réelle nature de ces beautés figées. La saison chaude apportait une grâce nouvelle dans la forêt, une diversité de couleur étonnante : les myrtilles apportaient la couleur qui manque à la

nature, les framboises une note riante et les champignons sauvages le brun convenable à l'odeur d'humus frais. La saison la plus laide à voir était le printemps, lorsque la voluptueuse mais moribonde couche de neige dévoilait les noirs cadavres des dorures d'automne.

Le village, lui, était composé essentiellement de chalets modernes et bien isolés, mais au centre, la couleur du bois des chalets trahissait leur ancienneté. Au bord des balcons de bois, les géraniums tendaient leur rouges et voluptueuses pétales au soleil. Les vitres toujours cristallines malgré le temps renvoyaient une lumière plus éclatante encore à l'astre. Un torrent tranchait le village de part en part et une rambarde de bois tordu protégeait les enfants du Valais d'une mauvaise chute. Les toits de bois pour les entrepôts sur pilotis, appelés aussi raccards, afin de protéger le grain, les toits d'ardoises sur les chalets d'habitations, les pierres de tailles pour les bases polylithiques des maisons, tout respirait l'inégale et imparfaite harmonie d'un village suisse de haute montagne.

C'est dans ce décor asymétriquement organisé que la puissante voiture s'arrêta. De son bord descendirent un jeune homme et un chauffeur qui, sur un ordre de son maître, sortit de lourds bagages du coffre. Tandis que le chauffeur s'affairait et disposait l'imposante malle du jeune homme, celui-ci se dirigeât vers le petit édifice de bois. Il entra dans le hall, ayant préalablement lancé un ordre bref et court à son domestique dans une langue que le village n'avait pas encore connue. Les commères assises à tricoter sur le banc devant l'église construites vis-à-vis de la mairie depuis des temps immémoriaux, levèrent la tête plus qu'à l'arrivée de la berline. Ces mégères, réminiscences des peuplade Celte, Burgonde et Hunnique, discutaient entre elles de ce jeune étranger :

- Bon dieu, encore un qui va pour s'installer, dit la mère Giguard.

Tout en tricotant, une deuxième, Marie-Ja Gallin, grommela de façon incompréhensible un chapelet de juron.

- Bah la Bègue, rétorqua la vieille Bernardette, te voici devenue grossière ? Que vaut-donc tout ce chapelet d'injures ?

- C'est le jeune Vermont qui revient au pays. Vindiou, que je sois damnée s'il ne va pas y avoir des problèmes au village.

Tout en grommelant, les trois vieilles continuèrent à tricoter. Cinq minutes, puis dix, et enfin un quart d'heure passèrent, quand l'une d'entre elles osa poser la question qui leur firent rater plusieurs mailles à la Suisse sur leurs ouvrages.

- Tudieu, si je pose pas la question, murmura la mère Giguard dans son incompréhensible langage, je ne donne pas cher de ce bonnet. Il en fera un gant en fin de journée.

Les bonnes femmes étaient habituées au patois déstructuré de la vieille Giguard. Seul la pauvre Bernardette parlait à peu près correctement. Il faut dire qu'à côté de la Bègue et de la Giguard, il y avait de quoi perdre son latin. Seulement, quand elle entendit la question, elle tressaillit. Perdant subitement ses mots, elle bafouilla péniblement un fébrile « Dit toujours ! ». La Bègue, elle, se tut. Et de toute balbutiante qu'elle était, elle devint muette.

- Vous pensez que le Cadet Vermont vient pour la succession du moribond Père Vermont ?

La Bègue se leva, et, sous l'effet d'une certaine angoisse, sembla perdre toute embûche dans ses mots : « Il va y avoir du grabuge, et je préfère être chez moi quand ça arrivera ! »

Elle s'éloigna, son pas claudiquant s'éloignant irrégulièrement le long des rues pavées. Ces vieilles dames avaient vu des choses se passer. L'histoire des Vermont est une véritable légende dans le village encore aujourd'hui. Ils avaient depuis des temps immémoriaux une fortune colossale, héritées directement de Attila, disait-on. Seulement, leur humilité naturelle les confina dans cette vallée. Les Vermont l'habitaient toujours, depuis la nuit des âges, et il était prévu qu'ils y habitent jusqu'au jugement dernier. Seulement, un jour, le père Vermont eu la merveilleuse idée de s'amouracher d'une jeune française. Il eut avec elle une jeune fille, Isella, d'une très grande beauté, mais dont le seul défaut était une maladie

intestinale. Ils eurent ensuite deux fils à un an d'écart : Lucien Vermont, surnommé Benjamin Vermont, et Lhuis Vermont, surnommé Cadet Vermont. Le père avait appelé ce dernier ainsi en souvenir d'une ancienne conquête espagnole. Il avait cru que le prénom serait et suisse et espagnol.

Depuis leur enfance, cela avait été une véritable guerre entre les deux fils, l'un prônant la tradition familiale, l'autre la modernité. Cela va sans dire que l'argument le plus marquant de Lhuis était la faillite cachée de la famille qui avait su s'enrichir encore plus à partir de sa richesse mise en bourse. Les affaires allaient bien jusqu'à la seconde guerre mondiale lorsque le gouvernement suisse revendiqua une partie de la richesse accumulée afin de subvenir aux besoins de la patrie, alors en crise économique. Cette manipulation du capital familiale était en réalité une des nombreuses manoeuvres du trésorier de la famille, jaloux de la richesse de la famille ainsi que de Valérie Cariote, dites la Mère Vermont. Elle partit avec le trésorier lorsque Cadet Vermont avait seulement 13 ans. Sa trahison mit le coeur du père Vermont sens dessus-dessous.

Depuis 1942, il avait contracté une maladie cardiaque et pulmonaire que les disputes de ses fils et la mort de sa fille n'arrangèrent pas.

II

Ce dramatique évènement arriva en 1947, un an avant que Cadet Vermont, âgé de 20 ans partit pour la guerre d'Algérie. Isella s'était enamourée d'un jeune montagnard dont la principale tâche était d'accomplir les ascensions de plusieurs monts de Suisse. Il avait déjà le Weisshorn et le Cervin à son palmarès mais rien ne lui suffisait. Lorsque Lhuis, le plus nerveux des deux frères apprit la relation de sa soeur, il alla rencontrer l'impertinent qui importunait Isella selon lui.

Il alla au seul bar du village. L'entrée était une porte cachée par son renforcement dans une rue transversale. Le jour, la porte faisait l'effet d'un local tout vide. En revanche, la nuit une joyeuse animation égayait la rue.

Les Suisses ont cette grande qualité de la sobriété qui manque aux espagnols et aux bavarois. Le doux vin de Suisse, le « petit blanc » et le « charmant sec » comme les nomment affectueusement les autochtones, y coulait modérément. Mais dans cette joyeuse assemblée égayée par le tendre « lait des vieillards » comme disait le sage Platon, il y avait un coin enfumé et sombre. C'est dans ces vapeurs de tabac et de genépi que venait s'abriter le soir venu Hans, notre hardi séducteur.

Lhuis empoigna la lourde poignée en bois de cerf et fit pivoter la porte. Quand il entra, tout le monde se tut. Son frère était dans l'assemblée, en tant qu'accoutumé. La présence du Cadet n'était pas habituelle à la taverne. Lorsqu'il venait, c'était soi quand il y avait un problème avec son frère et qu'il venait le récupérer, soi pour se noyer dans le vin à la suite d'une altercation avec Lucien. Lhuis fit rapidement le tour de la pièce de ses yeux. Ayant remarqué le coin des fumeurs, se fraya un passage à travers les vénérables montagnards fumant leur pipe. Lorsqu'il arriva face au jeune Hans Gallin, le fils même de la Bègue, il le fixa des yeux, puis d'un geste imperceptible de la joue l'invita à le suivre. Cadet emmena Hans au pied de l'escalier menant à la cave. La rencontre fut violente. Il s'ensuivit ensuite une toute aussi violente discussion dont l'unique parole perceptible fut : « Je sais que je ne suis pas toujours d'accord avec mon frère, mais te concernant, je pense que nous trouverons un arrangement commun. ». À la fin de cette entrevue, Lhuis sortit en un coup de vent de la taverne. Son frère le suivit, et au détour d'un chemin, l'emmena rapidement dans une ruelle étroite en l'empoignant par la manche : « Qui est ce gars ? ». Lucien le regardait d'un air furibond.

- Un certain monsieur qui veut se marier avec notre sœur, rétorqua Cadet, crachant cette phrase plutôt qu'il ne la prononça.

Lucien le relâcha, puis sembla hésiter : « C'est le fils de la mère Marie-Ja, c'est ça ? »

- Exact, cette demeurée qui en veut à notre famille depuis que son mari a cru spirituel d'insulter Père. Tu sais comment ça s'est fini ?

- Hélas, oui, répondit laconiquement Lucien, en duel sur le glacier.

Nous connaissons la hardiesse de Cadet. Il sembla réfléchir un instant, puis, avec un sourire satisfait il exposa les grandes lignes de son plan à son frère.

Le lendemain, il y eut une violente dispute entre Isella et ses frères. Il en résultat que le surlendemain, elle disparut. Les frères la cherchèrent dans tout le village jusqu'à ce qu'ils se rendent à l'évidence : elle était partie avec son amant. Les deux frères s'alarmèrent aussitôt. Ils allèrent voir leur père et lui expliquèrent le danger auquel sa fille allait être exposé.

« Père, nous avons un problème » commença Lhuis. « Nous allons vous expliquer la raison pour laquelle nous nous sommes disputés avec Isella. »

Un sifflement provenant de la gorge du Père Vermont indiqua qu'il était tout ouïe.

- Voici, continua Lucien, Isella s'est enamouré de Hans Gallin.

Le pauvre infirme s'agita de telle façon dans son fauteuil à bascule qu'il fallut une grande dépense de temps pour parvenir à comprendre ses paroles : « Famille de lâches, ma fille avec ce... ». L'expression fulminante du vieillard était sans équivoque sur le dernier mot qu'il voulait dire.

- Oui Père, et nous avons projeté d'assassiner Hans Gallin en empoisonnant sa bouteille de genépi. Nous savions chez qui il se procurait sa liqueur.

« À l'alambic de Maître Gentiane » l'interrompit le vieillard, habitué de l'échoppe clandestine de liqueurs.

- Exactement, confirma Lucien. Nous avons empoisonné la bouteille qui lui était destinée en mettant dedans du vétrate blanc coloré en jaune à la place à la place. Nous avons contrôlé la réaction du Gallin. Il a cru avoir affaire à de la gentiane. Tout allait bien jusqu'à ce matin. Nous pensons que Isella s'est enfuie avec lui.

Comprenant tout de suite le problème, l'infirmes s'affaissa et ne prononça plus mot. Les deux frères sortirent et demandèrent l'itinéraire des jeunes fugueurs à la Marie-Ja. Ils lui expliquèrent qu'il était en danger tout en parlant à son volet, car elle refusait de voir la progéniture de celui qu'elle détestait par-dessus tout. Ce ne fut qu'après qu'elle eut compris l'enjeu qu'elle leur révélât l'itinéraire de son fils. Quand les deux Vermont en prirent connaissance, il était déjà trop tard. Les jeunes amants avaient pris la direction du glacier et comptait franchir la crête. Située à 3500 mètres, au milieu des neiges éternelles, le passage de la vallée de Bellevue à celle plus au Sud de Randa était un nid d'embûches et de perfides crevasses. Sur la cotonneuse neige, on pouvait voir les cristaux de glace se former les uns après les autres. L'épaisse, mais friable couche de glace renfermait de sombres et bleus gouffres sans fond. Enfin, les arêtes pointues des monts de la crête étaient autant de chevaux de frises à l'ascension du montagnard. On ne revit plus jamais le jeune couple.

Les deux frères s'en voulurent à mort, et le souvenir de leur soeur les hanta tous les jours. Lucien resta au village à s'occuper du patriarche. Lhuis partit en 46 pour la guerre du Viet-Nam. Les deux frères ne se parlèrent plus durant huit ans. Durant ce temps-là, le vieil homme se perdit dans sa tristesse, et, les après-midis de dimanche, on pouvait le voir errer pitoyablement dans le bosquet au bas du glacier, attendant vainement le retour de sa fille.

III

Revenons au début de cette histoire. Le vieux Père Vermont se mourrait en ce matin de Novembre, le vent d'hiver l'ayant un peu trop rafraîchi. Le jeune homme de la berline n'était autre que le capitaine Vermont, chef de la compagnie Franc-Tireur de l'armée française. Il revenait de la guerre du Viet-Nam, dont les traces étaient visibles sur ses joues. Une longue balafre, causée par une balle, lui avait arrachée la moitié du visage, s'étendant de l'oreille jusqu'au menton. Il était venu accompagné de son domestique Gomez, exilé militaire d'Espagne, mis en cause par la justice ibérique pour avoir fomenté un putsch. Vermont aimait

toujours être accompagné de personnages à l'histoire rude. Lorsqu'il entra dans la chambre de son père, un vague sentiment qu'il n'avait jusqu'alors jamais connu le pris par surprise. La nostalgie le saisit, et il eut cette phrase, terrible pour l'homme d'aventure qu'il avait toujours été : « C'est bon d'être chez soi ! ».

Son père avait maigri depuis son départ. Il semblait plus fatigué et il y avait je ne sais qu'elle lueur étrange dans son regard. Il marmonnait de temps à autre des paroles incompréhensibles. Son fils comprit alors l'ampleur de ses fautes : « Où est mon frère ? ».

- Le glacier, marmonna d'une façon inintelligible le pauvre homme.
- Oui, elle est encore là-bas, je le sais, ne sut que répondre le jeune homme à son père.

Il partit alors, emmenant avec lui un des pistolets de chasse de son père, le même qui tua le Vieux Gallin. Il traversa le champ enneigé pour arriver enfin au bosquet. Là, il remonta le cours d'eau. Il emprunta un chemin parsemé de sapins noirs et de mélèzes sombres. Les galets de la route disparaissaient sous une épaisse et soyeuse couche de neige. Enfin, il arriva enfin au pied du glacier. Il n'y avait personne. Soudain, un bruit le fit sursauter. Il entendit alors un pas rapide et assuré sur la neige. Un vieil homme surgit au bas de la pente. Le nouvel arrivant le toisa, puis, s'appuyant sur son bâton, continua son chemin. Lhuis, un peu surpris reconnut alors le Père Mathieu, le curé de la paroisse de Bellevue lors de son départ.

- Où allez-vous mon père ?

Alors, vieil homme se retourna, et d'un geste, lui enjoignit de le suivre. Alors Lhuis prit son parti, ne trouvant pas son frère, il suivit le vieux prêtre.

Ils commencèrent alors l'ascension du glacier. Grimpant sur un étroit sentier sinueux et glissant, ils finirent enfin par arriver au haut du champ de glace. Là, le vieillard le conduisit jusqu'à la gouttière du glacier qu'ils remontèrent ensuite. Le glacier s'étendait à leur droite. Enfin, ils

descendirent dans une cuvette où restaient quelques réminiscences de glacier. Parmi ces petites prairies de glace, il y avait des lacs multicolores. Ils remontèrent ensuite la paroi. Le sol était glissant, de petites sources éclosaient çà et là sur le sol et coulaient sur les fines ardoises. Ils arrivèrent enfin à une série de virages remontant une abrupte pente blanchie par l'hiver. Arrivés au terme de cette montée, il restait encore un petit trajet. Jonglant audacieusement de pierres en pierres, l'énergique vieillard mena le jeune homme jusqu'à un petit plateau pierreux en altitude. Là, un petit refuge, à la cheminée fumante, surplombait tout le glacier et le village. On voyait même jusqu'aux confins de la vallée.

- Pourquoi m'avoir mené jusqu'ici ?

Le vieillard regarda le jeune homme de biais, et rétorqua :

- Pourquoi m'avoir suivi ?

- C'est vous qui m'avez dit de me suivre.

Le vieillard le regarda, puis s'assit sur un banc de pierre. Il contempla longuement la vallée, puis avec un sourire, il commença à fumer sa pipe.

- Ton frère s'est suicidé il y a quelques jours.

Lhuis resta immobile, sans mot dire. Il poussa alors un grand soupir.

- Je n'aurais pas dû partir, déclara-t-il à grand peine. Puis, il resta statique un moment. Pourquoi avoir fait ça ?

Le vieillard le regarda avec un regard amusé :

- Il disait à tout le monde et à qui voulait l'entendre « Je me suis suicidé ». Personne ne le prenait au sérieux. Tous le pensaient fou jusqu'à ce qu'il révèle son secret.

À ces mots, Lhuis leva la tête : « Mais qu'est-ce que vous me racontez ? »

- La vérité. Il a fait la rencontre d'une jeune femme de l'autre côté de la vallée.

- Mais qu'allait-il faire, bon Dieu, de l'autre côté de la vallée ?

Le vieillard, toujours plus amusé, le regarda en face et puis lui déclara d'un ton solennel :

- Le hasard fait bien les choses, n'est-ce pas ? Votre frère va de l'autre côté de la vallée en vue de développer une industrie de cuivre, et rencontre une jeune femme. Il appelle cette rencontre « le suicide de ma conscience ». Il a beaucoup changé, sachez-le. C'est comme votre sœur, figure-vous ! Continua-t-il imperturbable. Elle fait la rencontre de ce jeune homme, s'enfuit avec lui, et, par je ne sais quel miracle, elle arrive à traverser la crête ! Le poison ingurgité par votre sœur lui a donné l'énergie du désespoir. Il l'a porté sur ses épaules jusqu'au pied du Cervin. Ils se sont ensuite installés à Zermatt, où votre sœur a mis cinq ans pour guérir définitivement de son inflammation intestinale, singulièrement améliorée par votre petit mélange. Ils sont censés revenir cet après-midi.

Lhuis, abasourdi par ce flot de paroles, ne peut empêcher une pensée couler de sa conscience jusqu'à sa bouche : « Le vieux est fou ! ».

- Non, je ne suis pas fou, rétorqua le joyeux prêtre. Au contraire, depuis que vous êtes revenu, je me sens de plus en plus allègre. Je m'étais retiré ici en tant qu'ermite et voilà que vous me faites de la compagnie. Quelle belle rencontre ! Vous n'êtes pas d'accord ?

Le jeune homme tressaillit, et après un bref moment d'attente, posa la question au prêtre :

- Comment savez vous cela ?

- Quand bien même je vous le dirais, déclara solennellement le vieux prêtre, vous ne me croiriez pas ! Allons, allez !

Alors, il descendit de son banc de pierre. Il dévala ensuite la montagne à toute vitesse, volant au-dessus du sentier sur l'avalanche, glissant la blanche prairie, sautant plus vite que les sources de la paroi, trébuchant dans les lacs glacés, et enfin risquant sa vie en courant sur la gouttière. Il

renversa plusieurs cairns sur son passage, manqua de glisser dans une crevasse du glacier. Il descendit le cours d'eau plus vite que le débit, les mélèzes lui éraflant le visage. Il arriva enfin au centre du village en trombe, faisant s'enfuir les commères, sauf une la Bègue, qui resta sur son banc stupéfaite. Isella, Lucien et Hans était là, discutant joyeusement. Ce ne fut pas dans sa soeur qu'il fonça, ou alors dans les bras de son frère aîné, mais vers l'imposant Hans.

Alors, Lhuis lui raconta sa rencontre avec le prêtre, et le remercia pour la vie de sa soeur dans un débordement de tant d'émotions et regrets refoulés dans l'horreur de la guerre. Le bon Hans le pardonna, mais, étonné, déclara : « Mais, le bon Père Mathieu est mort depuis voilà cinq ans ! ».

Depuis ce jour-là, les Vermont vivent en paix. La Bègue est invitée à diner tous les samedis et à déjeuner tous les dimanches. Lucien tient une brillante industrie de cuivre. Lhuis s'occupe de son père, qui vécut quinze ans de plus, heureux avec sa progéniture à ses côtés. Le vénérable vieillard repris goût à la vie avec son petit-fils, le premier Vermont-Gallin.

Durant ce temps-là, le vieil ermite continue de fumer sa pipe, savourant ses derniers jours sur sa montagne, heureux, tel le bon esprit des montagnes qu'il est.

Cet hiver fut l'un des plus rudes de l'histoire du village, mais il permit au glacier de reprendre une taille digne de son âge. Les odorants sapins, toujours verts continuent de verdir sans se soucier des saisons, rappel imperceptible de la victoire de la vie et de l'espoir. Les maisons du village brunissent. Chaque hiver, la neige continue de blanchir les montagnes, blocs impérissables.

Andrés, 2^{nde}

L'effet papillon

On ne peut jamais s'attendre à la mort. C'est une chose trop imprévisible, qui arrive et repart sans même que l'on ne s'y attende. C'est vrai, qui pourrait nous dire « Toutes mes condoléances, dans les jours qui suivent, quelqu'un de votre famille va mourir, préparez-vous mentalement et physiquement. » Hé oui. Personne. Alors j'ai commencé cette journée comme toutes les autres, sans me soucier de ce qu'il pourrait arriver. Vivant simplement.

L'été avant tout ça, était probablement l'un des meilleurs que j'ai pu vivre au cours de mon existence. J'avais voyagé avec ma famille, dans les îles Baléares plus exactement, je sortais avec mes amis, et je m'étais fait un petit groupe de potes inséparable. Enfin, vous savez, à cette époque, on pense que les amitiés dureront pour toujours. On vivait au jour le jour, comme si rien ne pouvait nous arriver. Certaines fois, on aimait aller au bord de la mer, on bronçait, on se racontait nos vies, on nageait sur des kilomètres... Chez nous dans le Sud, les journées d'été sont particulièrement chaudes, alors on en profitait comme on le pouvait. D'autres fois, on sortait le soir en ville, on allait à des concerts, on mangeait au restaurant... C'est cet été-là que je l'ai rencontré. Ne croyais pas que c'est une histoire d'amour qui commençait, non, loin de là. Bien au contraire, il avait sa copine, et tout allait très bien entre nous. Je l'ai connu lors d'une soirée de juillet, chez des amis communs, mais on s'était à peine à croiser. Je me rappelle encore de notre première conversation. J'étais seule dans la cuisine, lorsqu'il est arrivé :

- Tu veux goûter le cocktail ?

Il m'avait regardé, puis cherché autour de nous à qui je pouvais bien parler. Quand il a compris que c'était à lui, il m'avait regardé en fronçant les sourcils.

- Ne prends pas peur, je ne suis pas un fantôme, lui avais-je dit. Tu vas voir, il est vraiment excellent. Un peu fort peut-être, je l'avoue, mais bon ce n'est qu'un détail !

Après avoir secoué la tête, il m'avait souri et avait répondu :

- Ton cœur bat ?

Je l'ai regardé, et cette fois, c'était moi qui fronçais les sourcils.

- Pardon ?

Je l'avais regardé de travers, j'en suis quasiment sûr, c'était ma spécialité. Mais il souriait, ce qui me rassurait un peu, et a recommença sa question.

- Est-ce que ton cœur bat ?

- Oui ? Oui, oui, il bat toujours. Pourquoi cette question qui n'a actuellement aucun sens ?

Et bien, vu dans quel état tu es, je me demande simplement si tu me le proposes sincèrement ou bien si c'est l'alcool en toi qui parle. Il n'est que vingt heures, tu ferais mieux de ralentir sur toutes ces conneries si tu veux profiter un peu.

J'avais alors reposé mon verre, et lui ai répondu de la manière la plus simple possible :

- Je ne suis absolument pas bourrée. Je te remercie, mais je sais ce que je fais. Mon cœur encaisse très bien le coup.

Je mentais, et il le savait.

- D'accord, et bien alors je te laisse gérer. Bon courage pour atteindre la sortie !

Et il était parti, comme si rien ne s'était passé.

Voilà comment a débuté une folle amitié, aussi folle que nous l'étions nous-même. Au début, on ne se voyait que rarement, puis au fur et à mesure, on a commencé à vraiment se parler et à devenir amis. On s'envoyait des textos pour organiser les sorties, on se confiait sur nos relations, car je pouvais écouter quand il le fallait. Notre amitié était simple, pure et sincère,

sans prise de tête. Et en un claquement de doigts, comme toute bonne chose, l'été a pris fin. On est tous retournés dans nos lycées respectifs, et la vie a repris son cours. L'été restait l'été.

Comme il fallait s'y attendre, je me suis éloignée de tout le groupe, de lui. On ne se voyait quasiment plus, et pour le peu que ça arrivait, c'était seulement des croisements, des regards, mais sans plus. J'aurai voulu qu'il essaye de se battre pour notre amitié. Qu'il reste mon ami, à moi aussi. Mais la vie étant ce qu'elle est, c'est parfois injuste. Septembre est passé. Octobre. Novembre. Puis le mois qui était censé être le plus merveilleux de toute l'année est arrivé, beaucoup plus vite que nous l'attendions.

Décembre. Je pense que je me rappellerais toute ma vie de ce jour. Vous savez, le jour qui vous semble insignifiant au départ, mais qui au final, émet un effet papillon sur votre vie toute entière. Le jour où c'est arrivé.

C'était un lundi, j'avais mis un haut marron et un jean gris. Une tenue simple pour une journée simple. Pourtant, allez savoir pourquoi, mais ce matin-là, je sentais qu'il y avait quelque chose de bizarre. Quelque chose de différent. Une fois mes écouteurs mis en place dans le bus, je reçu un message. Ce message. Celui qui chamboule toute votre vie. Celui qui met toutes vos pensées en désordre. C'est comme cela que je l'ai appris. Un peu violent, oui, je l'avoue. Mais de toute façon, j'étais persuadée que c'était un mensonge, une blague de mauvais goût. Cela ne pouvait tout simplement pas être vrai. Mais, une fois arrivée au lycée, j'ai su. J'ai eu comme un déclic, avant même de voir quelqu'un pleurer, j'ai su. Je l'ai ressenti au plus profond de moi. Mon copain est arrivé quelques minutes après, et dès que je l'ai aperçu, je me suis effondrée. Littéralement. Je ne sais pas si vous savez ce que cette sensation vous fait ressentir. Elle vous paralyse, à tel point que vous avez du mal à respirer, et que tout votre corps ne reçoit plus rien, plus aucune information. Votre cœur se serre tellement que vous vous demandez s'il bat encore. C'est de loin la pire sensation qui existe au monde. J'avais beau sentir que quelqu'un me prenait dans ses bras, je ne pouvais plus bouger. C'était plus fort que moi, je ne pouvais pas y croire. Et pourtant, c'est bien arrivé. Plus j'avançais vers le lycée, plus mon souffle

était court, et tout mon corps tremblait. Mais je n'étais pas préparé pour ce que j'allais voir. En entrant dans le hall, des dizaines de personnes étaient dans le même état que moi, voire pire. On savait. Tout le monde savait. Ce n'était pas une blague. Certains le connaissaient, ils pleuraient de douleur et de rage. D'autres étaient seulement mal de nous voir dans cet état. Un état dévastateur, qui a duré pendant des mois. Lors de la première heure de cours, je me rappelle encore dans quel état je me trouvais. J'étais dans le couloir, seule, recroquevillée sur moi-même. En larme. Puis, quand est enfin arrivé l'heure de partir du lycée pour aller chez mon copain, ma tristesse n'a fait qu'augmenter. Une fois chez lui, j'ai vu dans ses yeux une peine immense, une peine que je n'avais jusque-là jamais vue. Une qui vous brise encore plus. Il n'était pas mal pour ce qui était arrivé, il ne le connaissait pas personnellement. Mais il souffrait pour moi. Je n'arrêtais pas de m'énerver, de ne pas savoir comment ça avait pu arriver sans que personne ne se doute de rien. J'étais au bord de la crise, et il le savait. Il m'entourait de ses bras. Il savait mieux que quiconque que j'avais besoin de lui. Mais plus le temps passait, plus la colère prenait le dessus. Je sais qu'à ce moment-là, je n'écoutais plus rien, ni personne. On m'a dit un jour que j'étais dans le déni, à cette période du moins. Pourtant, j'aurais espéré que le déni m'ait enlevé ce poids. La douleur a été présente pendant des jours. Le sommeil léger, l'appétit perdu, et plus aucune envie de rien. Cela a été la pire semaine que l'on n'a jamais connue.

Environ une semaine plus tard, l'enterrement avait lieu. Je n'y étais pas allée. Avant lui, je n'avais jamais perdu personne, c'était la première fois, et je ne me sentais pas prête. Je ne sais toujours pas aujourd'hui comment j'aurais réagi face à cet événement. Alors j'étais restée chez moi, avec ma famille, et j'ai pensé. Pensé à lui, bien entendu, mais aussi à comment devaient se sentir les personnes qui avaient eu le courage d'aller là-bas.

C'était si dur. Chaque jour était un combat, que je devais affronter seule. J'avançais, pas à pas, comme une petite fille qui avait peur de trébucher. Mais le monde devait reprendre son cours. Alors je me battais, quoi qu'il m'en coûtait.

Un an plus tard, la douleur était partie. J'avais recommencé à vivre, et je pouvais parler de lui, même si cela avait pris un certain temps, sans me mettre à pleurer. C'est dur, vous savez, d'essayer d'oublier vos peines et vos chagrins. Lorsque cela a fait un an, j'étais là. Physiquement du moins, je travaillais, je marchais, je souriais. Mentalement ? J'étais à des kilomètres sous terre, avec lui. Les souvenirs étaient trop forts, trop présents dans mon esprit à chaque minute. On m'a répété pendant des jours que je devais vivre pour lui, en sa mémoire, en son honneur. C'est ce que j'ai fait. C'est ce que je ferai toujours.

Voilà maintenant près de dix ans que tout cela s'est passé, et pourtant, rien n'a changé. Enfin si, maintenant, je suis mariée et je travaille dans un hôpital. Hé oui, après les événements de mon adolescence, je voulais être utile, servir à quelque chose dans ce monde. Un surprenant effet papillon. J'ai vite compris que tout ce que je désirais était de sauver des vies. Que ça me permettait de me rapprocher de toutes les personnes que j'avais perdu. Je n'ai pas pu le sauver lui, alors je donnerai tout pour en sauver d'autres. Après de nombreuses années d'études, et oui, médecine, c'est loin d'être facile, j'ai réussi mon internat et mon diplôme. Alors aujourd'hui, je travaille en chirurgie pédiatrique. Sauver des enfants, des bébés, des adolescents, c'est ma vocation, c'est ce dont j'ai besoin de faire. Tout m'a poussé à être ce que je suis aujourd'hui. Depuis que je travaille en chirurgie, j'ai vu de nombreux enfants, mais également adultes, perdre la vie. Abandonner l'espoir de sortir un jour de cet hôpital. Et je trouve ça injuste. Injuste que parfois, on ne puisse pas prévoir ce qu'il se passe. Injuste que nous n'ayons toujours pas, à l'heure d'aujourd'hui, les moyens de sauver tout le monde. Alors, j'essaye de me battre pour tous les gens qui ne le peuvent plus. Pour lui.

Ce matin, je pars en direction de l'étage des adolescents, et commence à faire les visites post-opératoires. Malheureusement, de nombreux gamins sont coincés ici, alors j'essaye de leur apporter un peu de joie de vivre. Mais on me bip en urgence pour une consultation chez les petits bouts. Je traverse tout le bâtiment en courant, pour ne pas le louper, et pouvoir m'occuper de lui le plus vite possible. Lorsque j'arrive, je vois la maman en

premier qui semble paniquer. Je tente de la rassurer, puis je lui demande l'âge de l'enfant, un petit garçon.

Il va bientôt avoir dix ans. Dix ans déjà...

Je laisse la mère à ses pensées pour m'approcher du petit. Il est de dos, et ne me voit pas. Au premier coup d'œil, je me doute qu'il n'a rien de grave. Je vais le voir puis ensuite, retourner travailler. J'essaye quand même de reprendre mon souffle, même si c'est un peu dur.

Salut bonhomme, comment tu te sens ?

Il tourne sa tête tout doucement, me regarde, et dit :

- Ton cœur bat ?

Je fais de grands yeux et me pétrifie. Je l'observe, sans rien répondre. On ne m'avait pas dit ça depuis...longtemps. Mais je sais. Cette phrase, ces yeux, ce sourire.

Pardon ?

Oui, madame. Vous avez l'air très essoufflé, madame. Et vous êtes toute rouge aussi.

Je le regarde, et au fond de moi, je me souviens.

Ce n'est pas une coïncidence, cette rencontre.

C'est lui.

C'est mon effet papillon.

Et je me souviendrai de lui pour toujours.

Emma, T^{ale}

Insoupçonnée

Ça avait été long, très long. Et douloureux, très douloureux. Mon cœur se serrait un peu plus chaque fois que mon corps était secoué d'un violent spasme. Mon ventre avait gonflé d'un coup et une boule d'angoisse était venue s'y réfugier. Une boule grandissante qui réussissait, contre mon gré, à accaparer toute mon attention. Impossible d'en détourner mon esprit.

Je m'en arrachais les cheveux et les ongles espérant étouffer la peur qui me prenait à la gorge. Mais en enlevant de la matière à mon corps je ne laissais finalement que plus de place à la boule au fond de mon ventre pour se développer. En fait, elle avait grossi très vite et sans prévenir, je n'avais eu aucun moyen de m'y habituer. J'aurais voulu m'y faire, que ça devienne mon amie, que je puisse la chérir. Mais c'était arrivé si vite, en plein milieu d'un jeudi après-midi. Alors tous mes efforts pour chérir cette petite boule était vain, et la peur avait remplacé toute émotion.

J'aurais voulu être normale et ne pas avoir à passer par là. Ce n'était pas un rite obligatoire pourtant, alors pourquoi moi ? Et puis j'étais trop jeune ! A cet âge-là, on ne couve pas une si grande angoisse. A cet âge-là, on s'amuse, on court et on rit. Et en réalité, je m'étais amusé, j'avais couru et j'avais ri. Mais j'avais couvé aussi, j'avais longtemps couvé cette boule d'angoisse sans le savoir. Jusqu'à ce qu'elle se révèle un beau jour au milieu de la semaine. Alors je m'étais arrêté de courir, il fallait que je reprenne mon souffle. Et j'avais arrêté de rire pour verser quelques larmes. Il fallait que je respire, que j'inspire. Personne ne s'y attendait. Moi-même j'avais été prise de court.

Je me sentais comme une nageuse qui aurait bu la tasse quelque mètres avant l'arrivée. J'étais si près du but et me voilà en train d'étouffer dans mon propre élément. Dans un tourbillon de pensées et de peur. Je me noyais. J'étais en train de me noyer. C'était la boule d'angoisse au fond de mon ventre qui me coulait. C'était un poids, c'était lourd, et ça m'emmenait progressivement au fond du bassin dans lequel je me débattais. Pourquoi

me faisait-elle autant de mal alors que je ne voulais même pas la garder. Je n'avais rien demandé. De toute façon, ce n'était qu'une question de temps avant de m'en débarrasser. Je n'aurais plus jamais à la voir ou à en entendre parler. Je serais libre de ce poids qui me ronge. Qui mange ce que je mange. Qui boit ce que je bois. Qui est presque devenu une extension de moi. Mais ce n'est pas tout à fait moi, si ? Si c'était moi je ne me serais pas pris en traître ! Elle m'avait pris en traître ! Maudite boule qui était arrivée sans prévenir. C'était imprévisible et impressionnant, en fait, c'était surtout impossible à comprendre. Je ne méritais pas ça, elle ne le méritait pas non plus.

Alors c'était donc décidé ? C'était acté ? J'allais devoir vivre avec elle jusqu'à la fin de ma vie ? Mais qui l'avait décidé ? N'était-ce pas à moi que ce droit revenait ? Elle était à moi cette petite boule d'angoisse ! Et si je n'avais pas envie de la garder ? Pour l'instant elle n'était que dans mon ventre, mais elle pouvait se déplacer, me monter à la tête. Elle pourrait me rendre folle ! Et si au contraire, je ne voulais pas m'en séparer ? Peut-être me tiendrait-elle compagnie... Quoi qu'il en soit ce droit me revenait. Quoi qu'il en soit je n'avais aucune idée de la décision que je prendrais. Quoi qu'il en soit je n'avais rien demandé.

Et pourtant une décision devrait être prise. Le temps n'était même pas assez coloré pour m'aider. De la fenêtre, on voyait une lune cynique et bancale apparaître et disparaître entre les nuages. Une chambre baignée de lune était toujours un peu étrange. Tout changeait lorsque le soleil disparaissait, elle n'était plus si chaleureuse, si heureuse ni si humaine. Elle devenait instantanément lointaine et distante, ne pensant qu'à elle-même. Considérant chaque être dans son antre comme un intrus. Cela dit, c'était la seule qui ne me tournait pas le dos. Et en réalité, je crois que si elle avait pu elle l'aurait fait. Mais elle ne pouvait pas. Alors, la lune projetait épisodiquement sur mon visage larmoyant ces derniers rayons blancs, avant de se cacher définitivement, derrière un nuage épais. Me revoilà seule. Enfin pas tout-à-fait. Me revoilà seule, avec Angoisse. La petite boule ne m'a pas quitté.

Peut-être qu'avec beaucoup de concentration je pourrais l'expulser, la faire sortir, -à défaut de pouvoir la faire disparaître-. Alors me voilà alitée, les yeux fermés et suant, essayant désespérément de dissocier son petit corps du mien. Et c'est long, très long. Et douloureux, très douloureux. Mais je ne suis pas toute seule cette fois-ci. La lune est réapparue derrière ses amis les nuages imposant une douce atmosphère réconfortante. Une foule de personnes tout de blanc vêtus sont à mes côtés. On me propose de l'eau, on m'éponge le front, on m'ordonne des instructions que je ne comprends pas. On me tient la main. On m'aide. Enfin.

C'est ainsi que cette petite boule qui n'était qu'angoisse et anxiété s'était transformée en un petit corps frêle et moite. Ce n'était plus une chose, une erreur, une trahison, c'était Valentine. Je n'avais pas eu le temps de me préparer, de l'aimer ou d'en prendre soin comme il aurait fallu. Mais je la rencontrai enfin. La petite boule au fond de mon ventre était maintenant posée sur mon cœur, refermant ses mains potelées sur ma peau. Elle avait des petits cheveux noirs collés sur le haut de son crâne et des yeux gris bleutés. Je crois qu'en fin de compte, même si elle n'était pas moi, elle me ressemblait un peu. J'avais envie de la couvrir d'amour, de lui murmurer tous les jolis mots qui existent, de lui montrer le monde et ses couleurs. Mais à la place, dans le silence de la chambre, on entendit :

- " Bienvenue Valentine, ravie de te rencontrer."

Elle m'avait fait souffrir, elle m'avait tourmentée, elle m'avait blessée mais elle m'avait surtout conquise. Ces grands yeux gris observaient autour d'elle le nouveau monde dans lequel elle allait évoluer les prochaines années. Ce serait une femme forte, indépendante et aimée de tous. Je voyais en elle une femme affirmée et déterminée. Ce n'est pas par hasard que Valentine lui avait été donné comme prénom, peut-être un jour je lui raconterais à quel point ce simple pseudonyme était important. À quel point cela déterminerait une part de sa personnalité. Valentine signifiait "forte",

“vigoureuse”, “robuste” et “courageuse”. En grandissant, elle aurait toutes ces qualités en elle. Elle avait déjà toutes ces qualités en elle.

Mais pour l’instant ce n’était qu’une petite fille, un bébé blottis dans les bras de sa maman. Pour l’instant ce n’était que mon bébé à moi, et elle n’avait pas encore besoin de grandir.

Alors dans seize ans, peut-être, je lui raconterai cette nuit où j'avais son âge et où j'ai donné naissance à la plus merveilleuse des petites filles.

Charline, T^{ale}

Contraste

Il passait devant moi, l'allure fière. Marchait la tête haute, le dos droit. Au travail, on l'appelait sûrement « monsieur ». Il inspirait l'admiration à ceux qui avaient le courage de le regarder dans les yeux. C'est ce que je fis. Il me lança un regard méprisant.

Il me regardait, me méprisait. Il suscitait de la pitié à ceux qui osaient lui jeter un coup d'œil. On ne l'appelait plus, il avait sûrement oublié son prénom. Il avait le dos courbé, la tête baissée. Mais levait, malgré tout, les yeux vers moi. Je passais devant lui.

Il vivait sûrement dans le luxe, né avec une cuillère en argent dans la bouche. Il avait une famille, des enfants qui feront de grandes études, possédait trois ou quatre voitures, et, sûrement une maison secondaire où il passait du bon temps. Ce matin, il allait au travail. Il plaisantera avec quelques collègues, ira boire un café en discutant d'un nouveau projet puis mangera un repas chaud, dans un bon restaurant, entouré de bons amis. Ce soir, il rentrera chez lui, retrouvera sa femme, ses enfants, leurs racontera sa journée. « J'ai eu une grosse journée » dira-t-il en s'affalant sur le canapé. Il allumera sa télévision, fera défiler les chaînes une par une, sans vraiment s'intéresser à leur contenu. A quoi pensera-t-il à ce moment-là ?

A quoi pensait-il tout au long de la journée ? Epiait-il chacun des passants en imaginant leur quotidien ? Que faisait-il de ses journées ? Il n'avait pas de travail, pas de loisirs, pas d'occupation. Il restera assis une grande partie de la journée, se lèvera une ou deux fois, ira sur le trottoir d'en face, puis reviendra s'asseoir. Il est né dans la misère, y est resté. Il devait s'imaginer que ma vie était facile, que j'ai eu de la chance, que je suis né dans la bonne famille. Pourtant, je travaille pour avoir ce que j'ai. Je rentre tard, le soir, n'ayant pas la force d'écouter mes enfants. Je n'ai parfois pas le temps de manger. L'anxiété m'empêche de dormir. Lui, il ne connaît pas cette pression. Toute la journée, il ne fait rien, plongé dans ses pensées en attendant que le temps passe.

Une brise fait virevolter les feuilles mortes qui jonchent sur le sol. J'ai froid. Ce même froid m'empêche de dormir, accompagné par le bruit, ils me font vivre un enfer. Il ne connaît pas cet enfer. Lui n'a jamais froid. Il n'a jamais faim non plus. Moi, j'ai faim. Je suis fatigué et impuissant, et ne peux que regarder les jours défilier. Cela fait longtemps que je ne suis plus acteur de ma vie. Je suis devenu un simple spectateur.

Ma vie défile devant moi. Mon quotidien est une véritable course. Je ne peux pas m'arrêter, je ne peux pas faire de pause, au risque d'en perdre le fil. J'ai un travail à faire, des responsabilités à tenir. Être le meilleur, c'est mon premier objectif, car si je ne suis pas sur le podium, je ne vauds plus rien. C'est un enfer : ma vie est rythmée par l'angoisse et le stress. Et j'ai parfois l'impression que cette course ne se terminera jamais.

« Quelle chemise vais-je mettre demain ? » Voilà la question qu'il se posera ce soir, en se glissant dans les draps de son lit. J'imagine la fierté de ses parents, brillant dans leurs yeux, lorsqu'ils parlent de ce fils prodige. Et ses enfants feront comme lui. Ils seront les meilleurs, partout, dans tous les domaines. Ils réussiront leurs études, haut la main. Puis, lors d'une conférence, ils diront « J'aimerais remercier mon père. ». Ils feront un discours émouvant, mais lui, il ne pleurera pas. Il est né pour ça. Il est né pour être remercié, pour être félicité.

Il est né pour être regardé, pour être plaint. Seul, tout au long de la journée. Que pense ses parents de lui ? A-t-il au moins une famille ? En avait-il eu une ? J'imagine la déception qu'il peut lire dans le regard des passants, et parfois même le dégoût. Ce même dégoût qu'il alimente lui-même envers eux. Ces personnes, pleines de bonnes paroles, qui disent vouloir un monde meilleur, en se vantant d'être empathiques, alors qu'elles ne laissent même quelques centimes à ce pauvre homme. Mais je ne peux pas les mépriser. Je fais partie de ces personnes.

Au fond de moi, j'aimerais être comme lui.

Parfois je l'envie.

Avoir une famille.

Ne pas avoir de responsabilités.

Mais je suis à ma place et lui à la sienne.

On ne peut pas changer notre vie. C'est bien trop tard.

Il fallait y réfléchir avant. Mais aurait-ce suffi ?

Pourquoi sommes-nous si différents ?

Nous sommes pourtant tous les deux des hommes.

La vie a fait de nous des êtres semblables, qui se regardent comme s'ils n'étaient pas de la même espèce.

Il détacha son regard et s'éloigna. Je ne le reverrai plus jamais. Ce n'est qu'un inconnu pour moi. Pourtant, j'ai envie de l'appeler. De lui parler.

J'aurais aimé savoir comment il en est arrivé là, connaître son histoire. Il n'est personne pour moi, mais je ne le reverrai plus jamais. Malgré tout, je m'éloigne, laissant derrière moi cette curieuse rencontre.

Lucie, 1^{re}

Rencontre avec la Terre

C'était au matin du deuxième jour de la pleine Lune, à quelques kilomètres du cratère Aitken, alors que la Moon's Scientific Base of Research ouvrait pour la toute première fois ses portes aux étudiants des plus prestigieuses universités martiennes. Tandis que les futurs génies pénétraient dans le centre, l'homme à l'époque considéré comme le scientifique le plus brillant de son temps asséna un septième coup de poing à sa vieille cafetière, dont la vie venait à l'instant de lui filer entre les doigts. Le plat de la main encore écarlate, David Ross contemplait d'un oeil vitreux sa tasse désespérément vide. Il avait déjà la désagréable sensation que son formidable cerveau commençait à se dessécher, privé de sa dose quotidienne de caféine. Le dit génie promena son regard vague sur l'horloge accrochée au mur nu de sa cuisine et ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'il lut les chiffres pointés par les aiguilles. Sa vieille cafetière avait réussi à le mettre en retard. Lorsque cette pensée rageuse traversa son esprit, il enfilait déjà sa combinaison spatiale A13L par-dessus sa blouse grisâtre, avant de bondir au volant de son Speedjet garé sur sa pelouse artificielle. Ross mit le moteur en marche, l'engin s'éleva à quelques centimètres au-dessus du sol puis fonça à une vitesse explosive vers les terres grises et désertes de la Lune, ne laissant dans son sillage que le silence et un mince filet argenté.

Lorsque Ross freina devant l'entrée de la MSBR il demeura stupéfait devant la foule de jeunes gens qui se pressait pour franchir les immenses portes coulissantes. Priant pour que sa visière sale suffise à masquer son visage, il coupa le moteur de son Speedjet et marcha d'un pas résolu vers la masse compacte d'étudiants. Il parvint tant bien que mal à s'y frayer un chemin et aperçu un visage familier à travers la baie vitrée immaculée qui donnait sur le hall d'entrée. Esther Smith croisa son regard et lui adressa un signe impatient de la main. Ross se dégagea d'un dernier coup d'épaule et lorsqu'il franchit les portes de verre, Esther lui agrippa le bras pour le confronter malgré lui à la foule. Face à ces regards braqués sur lui, tous éperdus d'une admiration qu'il pensait parfaitement injustifiée, Ross tourna

aussitôt les talons et disparu dans le premier ascenseur avant qu'Esther ait pu le rattraper. Il salua d'un bref signe de tête deux chercheurs qui se tenaient dans un coin, puis pressa le bouton de l'étage numéro trente-sept avant de s'adosser contre la paroi de métal, face au miroir. Il ôta son casque et sortit de la poche avant de sa combinaison spatiale un paquet tordu de cigarettes. Il tapota le fond du bout des doigts pour en retirer une cigarette froissée et du s'y prendre à trois reprises avant d'en enflammer l'extrémité avec son vieux briquet à gaz. A travers les volutes de fumée qu'il crachait sur le miroir, il discernait la silhouette de son reflet. Ross n'était pas très âgé et, pourtant, lorsqu'il croisa son propre regard, d'un gris presque noir, il lui sembla avoir dix ans de plus. Les longues nuits passées sous les néons crus de son laboratoire, ces nuits durant lesquelles il enchaînait les cafés pour faire les incroyables découvertes qui fascinaient tant le monde, avaient fini par creuser ses traits au point qu'il peinait à se reconnaître. Et le tabac n'avait pas arrangé les choses, songeait-t-il en baissant les yeux vers le bout fumant de sa cigarette. La secousse provoquée par l'arrêt brutal de l'ascenseur et l'ouverture des portes métalliques le sortirent soudain de sa rêverie. Michael Mc Field venait de pénétrer dans la boîte de métal et les deux chercheurs en sortirent aussitôt d'un pas pressé en lui adressant un signe respectueux de la tête. Lorsqu'il croisa le regard noir de son patron, Ross comprit que quelque chose l'avait mis de très mauvaise humeur et il écrasa précipitamment sa cigarette dans sa main gantée. Mc Field, en effet, serrait si fort son téléphone portable dans son immense main qu'il n'allait sûrement pas tarder à le faire exploser. Il s'adossa contre le miroir face à Ross et se massa les tempes de sa main libre, les yeux dans le vague, tandis que le jeune vieux génie le dévisageait en silence en attendant un ordre ou une quelconque phrase à l'impératif.

– Avez-vous trouvé quelque chose depuis la semaine dernière, Ross ?

– Non.

Ross se força à afficher un air honteux même si son patron ne le regardait toujours pas.

– Je m’en doutais, grogna Mc Field. Personne, pas même vous, n’aurait pu aboutir à quoi que ce soit dans un délai aussi serré.

Il releva la tête.

– Je sors d’un appel avec le MHG, dit-il, la mine plus sombre encore. Je vais être honnête avec vous, Ross, car je sais que vous avez les épaules solides : s’ils n’ont pas de résultats concrets dans les semaines qui suivent, ils menacent de vous expulser du centre. C’est ce qu’ils m’ont craché au téléphone. Je leur ai pourtant dit que vous faisiez tout votre possible, que les délais étaient beaucoup trop serrés, mais ils n’ont rien voulu entendre.

Mc Field poussa un soupir rageur et observa le visage impassible de Ross.

– Cependant, grommela-t-il après de longues minutes silencieuses, il faut admettre que la situation devient de plus en plus urgente. Mars ne sera jamais aussi accueillante que la Terre et le dissimuler à la population martienne commence à devenir difficile pour le Martian’s Human Government. Réintroduire l’humanité sur la planète bleue est devenu sa préoccupation numéro un et c’est pour ça que vous portez sur vos épaules leurs plus grands espoirs. Ils sont persuadés que vos travaux permettront un jour, le plus tôt possible, de comprendre la cause de l’hostilité actuelle de la Terre et d’ainsi pouvoir y retourner.

Ross acquiesça, toujours silencieux. Il savait déjà tout cela mais Mc Field pensait manifestement qu’un rappel était nécessaire.

– Nous nous ne sommes pas souvent d’accord, le MHG et moi, ajouta-t-il d’un ton bourru, mais sur ce point je dois admettre que je rejoins leur position : vous êtes notre seul espoir, Ross.

Il avait prononcé ces derniers mots en plantant son regard avec une telle force dans celui du jeune vieux génie que celui-ci se sentit vaciller. Puis, comme pour souligner davantage la gravité des dernières paroles prononcées par Mc Field, les portes de l’ascenseur se rouvrirent soudain dans un grand fracas métallique. Ross sursauta faiblement et jeta un coup

d'œil à l'écran au-dessus de l'ouverture : ils étaient finalement arrivés jusqu'au trente-septième étage.

– Bon, j'ai du travail et vous en avez également, si ce n'est plus, je vais donc vous libérer, siffla Mc Field. Avant que vous ne partiez, Ross, dit-il alors que celui-ci s'apprêtait à quitter les lieux, j'ai une dernière faveur à vous demander : pourriez-vous me passer une cigarette s'il vous plaît ? Je sais que je suis censé m'abstenir mais j'en ai diablement besoin en ce moment.

Ross lui fourra une cigarette froissée dans la main et sortit précipitamment de l'ascenseur, le pas chancelant, s'éloignant le plus vite possible de l'atmosphère terriblement étouffante de la cage de métal. Lorsqu'il entendit les portes se refermer, il se mit, même si c'était très bête, il le savait, à courir de toutes ses forces jusqu'à son bureau. Il claqua brutalement la porte de la pièce et alluma presque en même temps une nouvelle cigarette qu'il enfonça fébrilement dans sa bouche. Mc Field se trompait sur toute la ligne, pensa Ross : ses épaules étaient en ce moment plus fragiles que des brindilles et son cerveau de génie déclaré, aussi mou qu'une éponge. Et, cerise sur le gâteau, il avait des raisons qu'il jugeait incontestables pour ne pas lui partager les immenses découvertes qu'il avait fait au cours des dernières nuits. Le jeune vieux génie se laissa tomber sur son siège et enfouit son visage dans ses mains, glacées comme à leur habitude. Il les pressa contre ses paupières jusqu'à y voir apparaître des tâches de lumière jaunâtres, qu'il observa tout en s'efforçant d'essorer l'éponge qui lui servait de cerveau. Les Hommes du gouvernement martien voulaient des résultats immédiats, car, comme Mc Field et le monde entier, ils étaient persuadés que Ross était un remarquable génie, mais ce dernier ne pouvait, pour leur plus grand malheur, se permettre de partager ses découvertes et risquait ainsi le renvoi. Tout le monde y perdait dans cette situation, songea-t-il en soufflant un panache de fumée contre la surface poussiéreuse de son bureau. Peut-être que la seule solution était de terminer ce qu'il avait commencé. Ross était conscient qu'il n'avait fait qu'effleurer la surface au cours des nuits passées dans son laboratoire, et pourtant, ce qu'il avait frôlé l'avait tout bonnement terrifié. Après plusieurs minutes à remuer les replis de sa cervelle dans tous les sens possibles, il

releva la tête, résigné. Comme tout chercheur qui se respecte, sa curiosité l'avait finalement emporté sur sa peur. Le jeune vieux génie se leva d'un bond de sa chaise, écrasa sa cigarette et marcha d'un pas vif vers la lourde porte en fer au fond de la pièce, sur laquelle était gravé les mots « Laboratoire – Ne pas entrer sans y avoir été autorisé ». Il l'ouvrit brutalement et s'engouffra dans l'interstice aussi vite qu'un courant d'air, avant qu'elle ne se referme dans une plainte métallique.

Le laboratoire de David Ross était une vaste pièce remplie jusqu'au plafond de spécimens de plantes et d'animaux morts en tout genre, et s'apparentait ainsi plus à une petite serre qu'à un cabinet scientifique. L'atmosphère y était dense et humide et l'air qu'on y respirait semblait saturé par des théories et des calculs tout droit sortis du cerveau de Ross. Dès que celui-ci pénétra dans la pièce, il sentit aussitôt ses muscles se relâcher et son esprit se vider de toute pensée futile, prêt à accueillir les réflexions de la veille qui bourdonnaient encore frénétiquement sous la lumière crue des néons. Le chercheur les entendait distinctement, car elles résonnaient avec plus de force que jamais dans le silence assourdissant de l'univers. Isolé dans sa petite serre, loin de l'agitation permanente du reste du centre, il lui semblait sentir chaque particule qui constituait son corps. Ici, ce dernier paraissait constamment en suspension au-dessus des tréfonds du vide cosmique. Figé sur le seuil de la pièce, Ross s'asséna soudain une grande claque sur la joue et battit furieusement des paupières, la cervelle désormais entièrement imbibée par ses pensées de la nuit dernière. Il saisit ses notes reposant sur la table au centre de la serre et les relut si vite que ses pupilles semblèrent floues. Il les jeta ensuite par-dessus son épaule et se fraya un chemin parmi les débris tranchants de seringues, de fioles, ou de bouteilles d'alcool tapissant le sol, jusqu'à une étagère remplie de boîtes en plastique transparent. A l'intérieur, semblaient reposer des cadavres de diverses espèces d'animaux et d'insectes, tous prisonniers de plusieurs couches d'ambre. Ross attrapa l'une des plus grosses boîtes et la porta tant bien que mal jusqu'à son plan de travail, où il la déposa délicatement. Il ôta précautionneusement le couvercle et sortit la plaque d'ambre avec autant de soin que s'il s'était agi d'un nouveau-né, avant de contempler durant de longues secondes l'animal qui y était enfermé. Sous la lumière jaunâtre des

lampes, ses grands yeux ouverts parfaitement immobiles dans l'ambre, le regard mort de la biche semblait pourtant pétiller d'un éclat aussi vif et farouche que de son vivant. Entièrement envoûté, il dû faire un effort douloureux pour finalement arracher son regard à celui du gracieux animal, puis s'éloigner à la recherche de son matériel de mesure et d'observation. Il revint après plusieurs minutes de recherches effrénées, ses bras enlaçant tous les instruments nécessaires. Mais lorsqu'il voulut de nouveau poser le regard sur la plaque, il dû baisser les yeux pour en contempler les débris répandus sur le sol, aux pieds d'une biche dont les grands yeux ornés de cils l'observaient fixement. La première réaction de Ross fut de cligner stupidement des yeux, à plusieurs reprises, puis de se les frotter bêtement, une dizaine de fois. L'animal ne semblait cependant pas être le fruit de son imagination ni d'une quelconque hallucination. Son corps paraissait solide, bien vivant et constitué de chair, d'os et de sang, de ses sabots luisant jusqu'à son échine au poil lustré. Le jeune vieux génie songea alors que la seule chose à faire était de la saluer poliment, en priant pour qu'elle ne lui réponde pas. Autrement, il serait définitivement convaincu d'être fou.

– Bonsoir, articula-t-il faiblement.

La biche soutint son regard et inclina légèrement la tête pour lui rendre son salut.

– Je suis fou, murmura Ross d'une voix rauque.

La bête fit non de la tête.

– Je suis fou, répéta-t-il.

L'animal lui tourna le dos et marcha avec grâce vers une machine rangée à la hâte dans un coin de la serre. Ross la suivit des yeux en fronçant les sourcils. S'il avait fallu décrire l'appareil, peut-être que le premier mot qui serait venu à l'esprit aurait été « tapis de course ». Mais de ce dernier, l'engin n'avait que la piste mobile sur laquelle reposait habituellement les pieds du coureur. La machine était autrement constituée d'une sorte d'épais cylindre qui entourait la quasi-totalité du tapis, semblable à ceux qui constituait les appareils utilisés par les êtres humains d'autrefois pour

effectuer des IRM. Le tout était relié par divers câbles à un ordinateur dont l'écran restait pour le moment noir. Une hypothèse traversa alors l'esprit du chercheur. La bête aurait-elle compris à quoi servait cette machine ? Devinait-elle qu'elle avait été utilisée pour la première fois dans le cadre d'un interrogatoire mené par l'armée martienne ? Ou que Ross avait simulé la destruction de l'appareil et de ses plans afin d'empêcher cette dernière de s'en servir à des fins guerrières ? La Mind Box, comme le jeune vieux génie l'avait nommée, avait en effet la capacité d'observer et de retranscrire sous forme de symboles les plus infimes recoins de l'esprit de n'importe quel être conscient, et l'armée martienne s'en était ainsi servi à plusieurs reprises pour mener à bien des projets plus ou moins meurtrier avant l'intervention du chercheur. Son hypothèse se révéla finalement juste lorsque la biche se plaça à l'intérieur du cylindre, ses sabots reposant sur le tapis. L'animal avait visiblement un message à lui faire passer. Ross s'approcha prudemment de l'appareil, en s'efforçant de ne faire aucun geste brusque pour ne pas l'effrayer, et se plaça face à son museau. Il saisit les électrodes et, d'une main tremblante, les plaça sur les tempes de la biche. Comme il s'y était malgré lui attendu, l'écran de l'ordinateur s'alluma aussitôt. Mais, à sa grande surprise, cette fois-ci, il constata que les symboles qui y apparurent étaient parfaitement similaires à ceux qui se manifestaient habituellement pour les êtres humains. Le chercheur s'empressa alors de se munir d'un carnet et d'un stylo qui traînaient sur la table, puis d'inscrire à toute vitesse les mots et les phrases qui correspondaient aux symboles défilant à l'écran. La Biche parlait donc ainsi :

– Bonsoir l'Homme. Nous avons quelques questions pour toi. Mais, tout d'abord, permet-moi de demander : où sommes-nous ?

– Sur la Lune, la base scientifique des Hommes désormais, murmura Ross, convaincu désormais que l'animal comprenait parfaitement le langage humain.

– Et où est la Terre ?

– A environ quatre-cent mille kilomètres de là.

– L’Homme a ainsi fini par l’abandonner au triste sort auquel il l’a lui-même condamnée. Où est-il d’ailleurs ? Où vivent les êtres humains désormais ?

Ross déglutit.

– Sur Mars, répondit-il dans un souffle.

– Bien sûr, plus il se trouve loin des abominations qu’il a commises, mieux il se porte.

Ross sursauta. Même s’il ne l’entendait qu’à travers les symboles, la voix de la Biche lui paraissait aussi tranchante et glacée que la lame d’un scalpel, et les mots qu’elle déversait sur ses épaules resserraient petit à petit l’étau de culpabilité autour de son cœur, dont il sentait avec plus de force que jamais les pulsations contre sa poitrine.

– Bien, les questions de présentation étant terminée, nous pouvons commencer à rentrer dans le vif du sujet. Ma première question sera : qui es-tu, l’Homme ? Ou plutôt, qui crois-tu être au sein de ce que tu as nommé, faute de mieux, « l’espace » ?

Ross demeura déconcerté durant quelques secondes, puis la réponse lui vint naturellement.

– L’Homme est une espèce qui foulait le sol terrestre depuis environ trois millions d’années et nous... Et il reste encore aujourd’hui persuadé qu’il tient une place spéciale dans ce qu’il appelle aussi « l’univers ».

– Mais il s’est très vite aperçu que cet « univers » est vaste.

– Oui. La Terre n’est qu’une planète parmi tant d’autres, en orbite autour d’une étoile dont la taille semble ridicule face aux géantes et super géantes telles qu’Eta Carinae, cent-vingt fois plus massive pour deux-cent-cinquante fois sa taille, ou Upsilon Scuti, qui fait mille-sept-cents fois sa taille, et toutes deux respectivement un million et cinq milliards de fois plus lumineuses. De plus, au sein d’une galaxie, il existe entre cent et quatre-cents milliards d’étoiles et les galaxies elles-mêmes, telle que la Voie Lactée où se trouve la Terre, sont innombrables, ajouta Ross avant de reprendre son souffle.

– Et ce que tu décris, l’Homme, n’est que ce que tu es capable de voir. Au-delà de ce que tu as nommé « l’univers observable », tes instruments, même les plus performants, ne peuvent observer quoi que ce soit.

Ross acquiesça d’un signe de tête.

– Très bien. Maintenant que tu nous as montré que tu es conscient de ton insignifiance au sein de « l’univers », je te pose une seconde question : crois-tu que la Terre est unique ? Crois-tu qu’il n’existe aucune planète similaire abritant ce que tu as nommé « la vie » ?

– Non, rien que dans la Voie Lactée il existe cent milliards de planètes. Les chances que la Terre soit la seule planète à abriter « la vie » au sein de l’univers sont infimes. De plus, chaque jour, environ deux-cent-soixante-quinze millions d’étoiles, donc de planètes, naissent. Dans cet « univers » démesuré, affirmer qu’il n’y a pas de « vie » ailleurs que sur la Terre, revient finalement à plonger un verre dans l’océan et à conclure qu’il n’abrite pas de poissons.

– Exact, l’Homme. Tu n’as pas la moindre idée de la place que tu occupes dans « l’univers » : es-tu seul ou simplement insignifiant ?

Ross demeura silencieux.

– Revenons désormais dans le vif du sujet et passons à l’échelle terrestre avec une autre question. Mais laisse-nous d’abord te donner quelques éléments de contexte. Si l’histoire de la Terre s’inscrivait dans un livre de mille pages, la totalité de celle de l’Homme ne ferait l’objet que d’une poignée de ligne tout en bas de la toute dernière page. Tu n’existes donc pas depuis bien longtemps et tu n’es pas plus évolué : toutes les espèces sont au sommet de l’évolution, toutes parfaitement adaptées à leur environnement naturel. Rien n’indique que l’espèce humaine est éternelle ni qu’elle mettra plus longtemps à disparaître que les autres espèces. Ainsi, à l’échelle terrestre, ton histoire ne représente qu’un battement de cils et peut sembler insignifiante face à la longue existence du coelacanthé, un poisson perdurant sur Terre depuis environ quatre-cents millions d’années et aujourd’hui menacé d’extinction à cause de l’activité humaine. Je te pose

donc la question : quelle place l'Homme occupe-t-il sur Terre selon toi ? – L'Homme s'est lui-même rangé parmi ce qu'il appelait les « mammifères », une branche qui abritait plus de cinq mille espèces d'animaux, tels que le Gorille, l'Éléphant, la Musaraigne, la Chauve-souris et même l'Orque, répondit Ross d'une voix que l'étau de la culpabilité rendait étouffée. Les « mammifères » appartenaient eux-mêmes à la famille des « vertébrés », qui comprenaient soixante-dix mille espèces et qui n'était elle-même qu'un seul arbre au sein de la forêt du vivant qui abritait entre sept et cent millions d'espèces différentes d'animaux, de plantes et de champignons. Mais si l'on considère également tous les organismes unicellulaires, dont le nombre d'espèces est estimé à mille milliards, il faudrait multiplier par des milliers le nombre d'arbres de vie. – Et, encore une fois, l'Homme, ce que tu décris ne comprend que les espèces que tu as eu la chance de découvrir. Tu n'es ainsi qu'une feuille, dont la place est insignifiante parmi l'immense forêt du vivant. Et pourtant, tu es indéniablement l'espèce dominante à la surface de la Terre. Mais par quel critère se manifeste cette supériorité ? Ton espèce compte presque huit milliards d'individus, mais n'est pourtant pas la plus abondante puisque les poules qu'elle élève sont trois fois plus nombreuses ; ni la plus grande, la plus forte, ou celle qui vit le plus longtemps : le Corail peut vivre plusieurs milliers d'années et certaines espèces de méduse sont capables de rajeunir, et pourraient ainsi être immortelles sans accidents ou prédateurs. L'Homme est également d'une fragilité déconcertante face aux autres espèces, comme l'Etoile de mer, qui est capable à partir d'un seul bras de faire repousser tout son corps, ou le Tardigrade, qui peut notamment résister au vide de « l'espace » ou à des températures de plus de cent-cinquante degrés et de moins deux-cent-soixante-dix degrés. Avec sa peau fine, ses organes fragiles, et sa physiologie chétive, nous pouvons naturellement nous demander comment l'Homme a-t-il pu survivre jusqu'ici ? Ross ne chercha même pas à ouvrir la bouche. Le poids de la culpabilité de la survie de son espèce l'empêchait presque de respirer. La voix de l'animal résonna alors avec plus de force dans sa tête et il lui sembla qu'une lame glacée scindait son crâne en deux. La main crispée sur son stylo, il continua d'écrire les paroles justes et impitoyables de l'animal. – Voici ma dernière question, l'Homme : par

quelle folie peux-tu croire un seul instant que ton espèce est supérieure aux autres ? Comment peux-tu penser pouvoir les dominer ? Aucune espèce n'a reçu de la nature, le droit de commander aux autres. Cette phrase t'évoque-t-elle quelque chose, l'Homme ? – Oui, elle ressemble à la première phrase de l'article politique du premier volume de l'Encyclopédie, dit Ross d'une voix à peine audible. – Exactement. L'Homme est devancé par le Guépard à la course à pieds, par le Puma au saut en hauteur, par le Kangourou au corps à corps, ou par le Scarabée rhinocéros en haltérophilie. Son regard ne porte pas loin, ses yeux, qui ne voient pas la nuit, sont aveugles aux ultraviolets et aux infrarouges, son ouïe est insensible aux ultra-sons comme aux infra-sons et il est incapable de percevoir les champs électriques ou le champ magnétique terrestre. Ses capacités physiques sont insignifiantes par rapport à celles des autres espèces. Alors réponds, l'Homme, trouve une réponse satisfaisante à notre question. – L'intelligence ? demanda Ross d'un ton penaud, certain que la Biche trouverait un contre-argument, car lui-même était conscient de la faiblesse du sien. – L'intelligence dis-tu ? Ce concept que vous avez inventé et dont vous avez-vous-même défini les limites ? Qu'est-ce que « l'intelligence » selon vous ? – Selon certains, c'est la capacité à résoudre des problèmes complexes, l'utilisation d'outils ou le langage... – Savais-tu, l'Homme, qu'avant de disparaître, le Corbeau utilisait tes voitures et ton système de feu de circulation pour casser et se nourrir de noix ? Ou que le Poulpe, en plus de posséder un cerveau indépendant dans chaque bras, assemblait les coquilles de noix de coco tombées sur le fond marin pour se protéger des prédateurs ? Et te doutais-tu que la majorité des espèces communiquait à travers un langage complexe, comme l'Acacia qui prévenait chimiquement ses congénères lorsqu'il se faisait manger ? Que reste-t-il de propre à l'Homme ? La conscience de soi, la mémoire à long terme, l'empathie, l'humour ? Ces caractéristiques ont toutes été observées à maintes reprises chez de nombreuses espèces. Et bien avant l'apparition de l'Homme, la Fourmi avait déjà inventé l'agriculture, l'élevage, les classes sociales ou les réseaux de communication. Alors pourquoi l'Homme reste-t-il persuadé de sa supériorité et pourquoi s'obstine-t-il à détruire son environnement ? Une franche colère émanait désormais de la voix de la Biche, et la douleur dans

le crâne de Ross s'intensifia. – La biodiversité terrestre était d'une richesse infinie, si dense que la disparition d'une espèce pouvait être comblée par toutes les autres. La vie terrestre évoluait sereinement dans une harmonie parfaite. – Mais l'Homme a réussi à briser cet équilibre. Ross tomba à genoux. Il pleurait. De fines larmes tièdes tombaient du coin de ses yeux cernés. Depuis qu'il avait commencé ses recherches sur la cause de l'hostilité actuelle de la Terre, pas une seule fois il n'avait cessé de penser à cette hypothèse. L'hypothèse complètement folle qui supposait que la disparition de l'entièreté des écosystèmes et de la biodiversité aurait été causée par une unique espèce, la seule encore en vie actuellement. Plusieurs siècles avant sa naissance, les Hommes avaient déjà fui les meurtres atroces et complètement injustifiés qu'ils avaient commis sur le sol terrestre, ne laissant derrière eux qu'un océan infini, né de la fonte des glaciers et rouge du sang des espèces anéanties. Ross enfouit son visage dans ses mains. – Nous voyons que tu mesures désormais tout le poids des crimes que tu as commis, l'Homme. Nous permets-tu de te poser une toute dernière question ? Le chercheur acquiesça d'un signe de tête. – Penses-tu qu'après tout ce que nous t'avons révélé, l'Homme a encore sa place sur la Terre ? Ross releva la tête, les yeux écarquillés de douleur et la mâchoire crispée de tristesse. – Non, gémit-il d'une voix étranglée. – Bien. Alors va l'expliquer à ton patron, Ross. Son propre nom résonna à ses oreilles comme une malédiction. Il se releva tant bien que mal, le corps secoué de tremblements incontrôlables et marcha d'un pas chancelant vers la porte de son laboratoire. La main sur la poignée, il se tourna une dernière fois vers la Biche. – Est-ce que je peux à mon tour vous poser une question ? Elle acquiesça en inclinant la tête. – Qui est « nous » ? – Nous, l'ensemble des espèces vivantes sur Terre, animaux, plantes, champignons, insectes, bactéries, virus... L'Homme comprit. * Lorsque Ross retourna dans son laboratoire plusieurs heures plus tard, il sut que quelque chose de grave s'était passé. Son regard se posa tout d'abord sur les électrodes, qui pendaient tristement au-dessus du tapis vide, puis sur la dernière porte ouverte du sas d'entrée au fond de la pièce, celle qui menait vers l'extérieur. Celle qui menait vers la mort. Ross traversa le laboratoire à toute vitesse, dérapant sur les débris d'ambre resté par terre. Terrifié, à

peine conscient de qu'il faisait, il passa les deux portes du sas sans casque, ni bombonne d'oxygène. Il sortit sur les terres glacées et désertes de la Lune en retenant son souffle, ses yeux écarquillés de terreur balayant le sol, à la recherche d'un quelconque indice. Enfin, il les vit. A quelques mètres devant lui, les empreintes de ses sabots dessinaient une piste nette sur le sol poussiéreux. Une main plaquée sur son visage de plus en plus écarlate, il les suivit, s'enfonçant courageusement dans l'obscurité épaisse de la Lune. Après plusieurs minutes de marche douloureuses, Ross arriva finalement au bout de la piste, où il n'y avait trace de cadavre. La Biche semblait s'être envolée. Peut-être avait-elle rejoint sa chère planète ? Ross lui souhaitait tout le bonheur possible. Cette pensée achevait de traverser son formidable cerveau lorsque le génie finit par s'effondrer, à bout de souffle, face à la Terre.

Anna, 2^{nde}

Une Histoire de Rivières

« On dit qu'avant d'entrer dans la mer, une rivière tremble de peur. Elle regarde en arrière le chemin qu'elle a parcouru, depuis les sommets, les montagnes, la longue route sinueuse qui traverse des forêts et des villages, et voit devant elle un océan si vaste qu'y pénétrer ne paraît rien d'autre que devoir disparaître à jamais. » Khalil Gibran

Il n'y a pas d'âge pour avoir peur petite rivière. La peur ne cible pas une catégorie de personnes, elle se présente à différentes occasions, pour des raisons plus ou moins évidentes, dans des situations qui sont toutes de l'ordre de la vie mais à différents degrés. Le sentiment d'un corps vivant dans lequel se trouve un certain cœur, bien caché et à la fois si apparent, battant à un rythme continu. Continu mais pas infini. Continu, parce que s'il a le malheur de s'arrêter, on tentera violemment de le rappeler à l'ordre, de lui faire entendre raison. Mais de quelle raison parle-t-on ? S'il s'est arrêté, c'est que sa raison lui appartenait, non ? S'il se remet à battre, tu me diras que cela l'est aussi, mais le cœur a-t-il la capacité de raisonner ? Il résonne dans la poitrine de ceux qui veulent bien l'entendre. Il résonne dans les moments forts, les moments d'unisson avec les autres corps, avec soi, mais les moments où l'on se rend le plus compte qu'il bat, c'est justement lorsque l'on craint qu'il s'arrête de battre. Lorsqu'il tambourine dans les oreilles, te faisant bien entendre que sa partition n'est pas seulement composée de notes mais aussi de soupirs. Et que fatalement, après de nombreuses phrases de nuances, il quittera l'orchestre de la vie dans un grandiose smorzando. Ce n'est pas ton cœur qui me ramène à l'ordre sur notre finitude mais bien ta conscience.

Quand tu regardes en arrière le chemin que tu as parcouru, la peur t'assaille, cela se traduit par une sorte de tourbillon, un questionnement infini sur l'infiniment grand. La tentative de conception de l'éternel, du permanent, d'un temps sans horloge, d'un continent sans frontière, d'une « rivière à l'envers ». C'est cet infini dans l'indifférence et l'oubli qui te pétrifie. Cet infini que l'on voudrait atteindre, dépasser les limites biologiques, grignoter la condition de l'être humain, en vain. Ce moment

final tant redouté ne t'atteint pas à côté de cette immensité de rien, un rien de vide, de non-conscience. Un brouillard aux milles épaisseurs, une eau sans couleur qui emporte trop souvent injustement les âmes. Justesse, égalité, car oui, la mort touche tout le monde. Tous les âges, toutes les couleurs, tous les étages, tous les cœurs. Mais injustice donc, pour ceux qui restent. Ceux qui partent ne le savent pas, ils n'ont plus aucune idée de ce qu'était la vie, de ce qui leur paraissait être la mort, ils ont tout oublié, ils n'ont plus de conscience et ce, pour l'éternité. C'était la dernière chute d'eau, le dernier océan bleu merveille et pour les rivières restantes, une crue sans pareil. Alors, quel est le bon équilibre pour vivre heureuse tout en gardant la notion du temps, tout en ne tentant pas de fermer les yeux sur le dernier coup de cloche ? Comment faire pour garder le contrôle tout en lâchant prise ?

La route est longue et sinueuse petite rivière ! La portée n'est pas que lignes droites en majeures mais aussi voie semée (d'ac-)croches et de moments noirs. Parfois, tu aimerais pouvoir fermer les yeux sur tout cela. Croire que la petite gouttelette qui dévale ta joue pour se noyer dans le ruisseau, reviendra un jour pour le plaisir de te retrouver. Mais cette gouttelette est unique et ne compte jamais reparaître pour te faire un signe. Tu ne peux pas l'attraper, tu ne peux pas la mettre en cage parce que le temps n'appartient à personne. Le temps ne se donne pas, il est comme la pause : la pause ne se pose jamais. Tu n'es plus une enfant. Je le sais parce que je sens que plus le temps passe et plus ton regard sur l'océan est différent. Les vagues ne sont plus si impressionnantes : tu sais nager maintenant. Les adultes ne savent pas tout. Ce sont des créatures vulnérables, tout autant que toi. Des humains avec leurs questions demeurant parfois sans réponses, des êtres imparfaits qui cherchent eux aussi à trouver leur place. Tu ne peux plus être l'être qui compte les dodos avant Noël même si, parfois, tu aimerais de nouveau que cela soit ta réalité. Moi aussi j'aimerais ressentir de nouveau cette magie des petites choses que les adultes ont dû apprécier nous faire croire -leur échappatoire à la grisaille. Ils nous regardent nous émerveiller, nous épanouir, grandir, en somme. Je sais que tu as grandi parce que tu te mets toi aussi à aimer faire rêver les plus petits ruisseaux. « Pourquoi les gens disent toujours, plus tard

quand tu seras grand, [...] Il arrive qu'on se demande : est-ce qu'un jour j'ai été grand quand on a les cheveux blancs » Aldebert. La fameuse phrase des oncles, tantes et grands-parents : "ne grandis pas trop vite, tu as le temps" ne te fait plus vraiment sourire, maintenant tu retiens tes larmes. Tu sais qu'ils vont, comme toi un jour, devoir laisser leur place à de nouveaux ruisseaux qui deviendront un jour rivière, puis océan. L'étape finale du périple où tous les cours d'eau termineront leur voyage, leur dernière mesure.

Que c'est dur de grandir, d'avoir à faire des choix pour son avenir ! C'est quelque chose qui t'a vraiment perturbée il y a quelques années, n'est-ce pas ? Tu te rends compte que personne ne sait vraiment, que personne ne pourra te dire ce qu'il faut que tu fasses, qui il faut que tu sois. Tu essaies constamment de t'identifier à quelqu'un en te disant que si tu faisais comme lui, comme elle, ta vie serait certainement meilleure. Tu te dis « elle est belle leur histoire, j'aimerais bien avoir la même ». Mais qui te dit qu'elle te correspondrait ? Tu as l'impression que dans cette société où le paraître est roi, tout le monde cherche à vivre pour faire rêver les autres, mais il faut que tu vives pour toi, pour te faire rêver toi. C'est un dessein ultime que tu dois apprendre à appliquer au présent. Cependant, j'espère que tu as compris que de ta vie, tout le monde s'en fiche. Loin de moi l'idée de te faire croire que tu ne comptes pour personne ! Tu as une ribambelle de cours d'eau pour t'épauler : une famille et des amis qui sont là pour partager tous les instants de ta vie. C'est simplement que le chemin que tu vas parcourir, il n'y a que toi qui va l'expérimenter, toi et personne d'autre. Je sais que tu sais, cela se ressent quand tu dances. Quand ce n'est que ton corps dans l'immensité de cette scène, dans ce noir de lumière. Seulement toi avec ta condition de finitude, soit : toi maintenant mais peut-être, plus toi demain. Mais, la question n'est pas demain, la question n'est pas la fin, la question c'est maintenant.

Tu ne disparaîtras pas ma rivière, je t'en fais la promesse ! Tu deviendras plus forte et tu sauras affronter les crues et les décrues de ta vie tout en restant à flot. Tu trouveras toujours un ponton auquel te suspendre. Aujourd'hui, tu écris pour laisser une trace, je le sais. C'est quelque chose

qui t'obsède, laisser des traces partout comme la rivière depuis le haut de la montagne. Tu ne sais pas pour qui, pour quand, ni pour quoi, mais tu as besoin de savoir qu'il te reste la partition. Tu as enregistré ta voix, chaque jour depuis deux ans tu filmes une seconde de ta vie, tu fais de la photo et tu écris. Peut-être que c'est pour cela que ta conscience est saturée, parce que tu cherches à ne pas oublier. C'est sûrement pour cela que tu n'arrives pas à vivre le moment présent : tu essaies de garder tout d'hier tout en pensant à récupérer demain. Alors ma petite rivière, apprends à t'ancrer dans le moment présent. Ne ferme pas les yeux car tu dois continuer ton chemin, mais essaies de te laisser porter par les flots. Apprends à prendre le temps pour ceux qui te tiennent à cœur tout en t'accordant de vider ton seau. Apprends à apprécier chaque petite gouttelette pour ne pas regretter l'ultime chute d'eau.

« Ce n'est qu'en entrant dans l'océan que la peur disparaîtra, parce que c'est alors seulement que la rivière saura qu'il ne s'agit pas de disparaître dans l'océan, mais de devenir océan. » Khalil Gibran

A la rencontre de toi.

Emma, T^{ale}

Apocalypse

Jenna fut la première à apercevoir les phares blancs allumés dans les profondeurs noires et glaciales de la mer. Elle le signala à l'équipe de direction qui mit immédiatement le cap sur la capsule.

Par chance la mission s'effectua sans accroche. Les deux immenses pinces vinrent agripper la petite capsule deux places pour la tirer dans les eaux noires. Jenna ne s'autorisa pourtant pas à se détendre, si jamais le dorgone les repérait, ils étaient morts.

Les dorgones étaient des créatures abominables pouvant faire plus de 50 mètres de long et qui se faisaient un plaisir de dévorer quelques humains.

Par chance, la créature ne semblait pas vouloir se montrer et la bulle se dessinait enfin dans l'obscurité.

C'était un spectacle splendide, la gigantesque bulle de verre était logée dans une faille de la falaise maritime. De l'extérieur, on avait l'impression que les enfers noirs et glaciaux faisaient place à un halo de paix paradisiaque éclairé d'une lumière blanche et pure.

Le spectacle coupa le souffle à Jenna même si c'était loin d'être la première fois qu'elle le voyait. Elle était tellement obnubilée qu'elle faillit ne pas apercevoir le gigantesque monstre qui arrivait derrière eux. La jeune femme sonna l'alerte et l'équipe de direction se mit à appuyer sur une multitude de boutons afin de faire accélérer le sous-marin.

La gigantesque gueule du dorgone se referma à quelques millimètres du navire qui parvint par chance à l'esquiver avant de profiter de son ralentissement pour se précipiter vers la bulle.

Ce fut avec une joie immense que le sous-marin finit par s'engouffrer dans le couloir d'accès de l'abri. Jenna fut la première à sortir de l'embarcation et à se précipiter vers la capsule pour aider les passagers à débarquer.

Malheureusement, le vaisseau n'était pas adapté à une sortie aquatique et les passagers durent descendre dans l'eau glaciale sous le regard amusé de la jeune femme.

Très tôt le matin, Jenna et son équipe avait été appelés par Arya, leur régente, afin d'aller repêcher deux étrangers venus de la lune. Il était très

rare que deux peuples entrent en contact, surtout depuis que la bulle avait dû être immergée pour plus de sécurité.

Jenna détestait devoir sortir en mission extérieure, car ces missions étaient toujours très dangereuses. En tant que guetteurs, la moindre inattention pouvait les amener, elle et son équipe vers la mort. Mais, puisqu'elle était la meilleure guetteuse, il était normal que ce soit à elle d'aller repêcher les étrangers malencontreusement atterris trop loin de la base.

Les deux passagers finirent par réussir à sortir de l'eau aider par Jenna. Les deux étrangers étaient vêtus d'étranges habits blancs sans forme, accompagnés d'un casque à vitre noire. La jeune femme leur demanda de retirer leur casque afin de procéder à l'identification.

La première voyageuse était une femme d'une cinquantaine d'années que son appareil identifia comme : Marie, 53 ans cheveux bruns, yeux bleus. Et le second était un jeune homme identifiable en tant que : Aksil, 19 ans peau ébène, yeux noirs cheveux noirs.

Jenna soupira en constatant avec soulagement que l'identité donnée par son gadget semblait correspondre avec l'apparence des deux invités, elle n'avait absolument aucune envie de devoir ressortir en expédition avec un dorgone dans les parages en prime.

- Enchantée, je m'appelle Jenna, c'est moi qui étais en charge de l'équipe de repêchage.

- Ravie de te rencontrer, je suis Marie et voici Aksil. Nous sommes des voyageurs de la lune.

Jenna hocha la tête puis leur fit signe de la suivre dans les couloirs éclairés de la bulle. La jeune femme les conduisit jusqu'à un vestiaire pour leur permettre de retirer leurs combinaisons mouillées. Elle indiqua au jeune homme quelle tenue il pouvait mettre. Puis, elle accompagna la femme jusqu'aux vestiaires féminins où elle put, elle aussi, enlever la combinaison noire collant à sa peau afin de simplifier les manœuvres sous-marines.

La jeune femme revêtit un legging noir et un gilet argenté attaché à sa taille par une ceinture noire, tenue élégante mais également très pratique pour toutes sortes de tâches devant être effectuées dans la bulle.

Jenna conduisit ensuite les deux invités vers le bureau de la régente.

La porte étant ouverte, la jeune femme se permit d'entrer suivie des deux étrangers. Jenna salua son mentor, puis elle se retira en voyant Arya lui en donner l'ordre d'un geste de la main.

La jeune femme se dirigea vers la serre où elle put retrouver son amie. Natacha était en train de cultiver quelques pommes de terre pour le repas du soir. Jenna lui donna un coup de main en discutant de son expédition jusqu'à ce qu'elle soit rappelée par la régente pour faire visiter la bulle aux nouveaux arrivants de la lune.

Les deux étrangers furent très surpris en apprenant que certaines zones étaient réservées à la régente. Jenna ne voyait quant à elle, pas le problème car la régente avait généralement besoin de calme pour prendre des décisions importantes.

La jeune femme finit la visite en leur faisant découvrir leurs chambres respectives.

Les semaines passaient très vite, les deux arrivés de la lune s'étaient rapidement habitués à leur nouveau mode de vie. Ils étaient gentils et courtois et ils n'hésitaient pas à donner un coup de main aux besoins.

Jenna était sortie de sa chambre pour aller s'occuper de la cuisine, c'était son tour et elle devait expliquer à Aksil comment faire du ragoût avec le dorgone que les chasseurs avaient miraculeusement réussi à attraper. C'était la tradition pour les jeunes de préparer ce plat à l'arrivée des chasseurs pour fêter leurs retours.

Par chance, le jeune homme avait déjà une idée de comment préparer le gigantesque poisson. Ils avaient apparemment des créatures de ce genre sur la lune, de gigantesques poissons ramenés de la terre pour pouvoir se nourrir facilement. C'était, d'après Aksil, un poisson nommé baleine qui vivait autrefois dans les eaux moins profondes que la bulle.

Le repas fut donc rapidement prêt et le jeune homme proposa à Jenna de sortir se balader dans la bulle pour se dégourdir les jambes.

La jeune femme le suivit et ils se retrouvèrent rapidement devant une porte menant à l'une des zones de la régente.

Jenna voulu alerter Arya lorsqu'elle le vit rapprocher sa main de la poignée de la porte, mais Aksil la retint, et avant qu'elle n'ait pu faire quoi que ce soit, ils étaient déjà entrés dans la pièce.

Jenna mit un moment pour s'habituer à l'obscurité de la salle. Ils se trouvaient dans un salon aux murs et aux mobiliers parfaitement blancs, seul le sol gris et le plafond bleu nuit apportaient une touche de couleur dans la pièce. Le plafond était constellé de points blancs émettant une faible lueur blanche. La plus grande partie de l'éclairage était cependant une étoile beaucoup plus grande que les autres, qui semblait dominer les autres points de par sa luminosité.

Après avoir pris un moment pour constater la beauté de la salle, Jenna se tourna vers Aksil pour le fixer de ses yeux verts.

- Pourquoi sommes-nous ici ? On n'a pas le droit !

Aksil lui sourit avec tristesse avant de déclarer d'une voix éteinte :

- Moi et Marie ne sommes pas venu ici simplement pour le plaisir, nous avons une mission...

- Et qu'elle est cette mission ? Vous voulez tuer tout le monde car votre population est trop élevée ?

- Au contraire, je viens vous apporter mon aide, il y a des problèmes sur les rapports que votre base est tenue de nous envoyer et apparemment, j'ai eu raison de venir.

- Il n'y a aucun problème dans notre base. Merci de vous être inquiétés mais toi et ton amie pouvaient rentrés chez vous.

- Non.

- Quoi non ?

- Nous ne pouvons pas rentrer chez nous. En voyant une expression d'incompréhension sur le visage de Jenna, il s'expliqua. Notre capsule a disparu.

Jenna compris, ils étaient piégés. Mais pourquoi ? Pourquoi Arya aurait-elle fait ça ?

La jeune fille fit le tour de la pièce pour vérifier que tout était normal. Aksil l'observa faire puis demanda d'un ton nerveux :

- Sais-tu où ta régente pourrait garder des informations ?

Jenna hocha tristement la tête, si Aksil avait raison, tout son monde n'allait pas tarder à s'effondrer. Elle ne savait pas encore à quel point sa pensée était un euphémisme.

La jeune femme sortit en trombe hors de la pièce. Si Aksil avait raison, ce qui ne faisait pratiquement aucun doute, toutes les preuves devaient être là où on s'y serrait le moins attendu, dans la chambre de la régente !

Par chance, la chambre était vide et Jenna connaissait le code d'accès au cas où un accident adviendrait.

Les deux jeunes gens entrèrent dans la pièce. Jenna se précipita sur le tableau qu'elle s'empressa de retirer avant d'abaisser le levier caché en dessous. Une secousse s'empara de la chambre et une porte s'ouvrit.

Jenna regarda incrédule le jeune homme avant de se précipiter dans l'escalier qui venait d'apparaître. Une nouvelle secousse survint lorsque la porte se referma derrière eux. La jeune femme paniquée se mit à courir aussi vite qu'elle le pouvait entraînant Aksil derrière elle.

Ils arrivèrent enfin dans une pièce éclairée. Au centre, on pouvait voir le vaisseau du jeune homme et derrière se trouvait Arya, assise sur une chaise devant un écran. Du sang coulait de sa bouche, mais Jenna ne s'y attarda pas, sur l'écran, un compte à rebours était lancé. La jeune femme s'écroula sur le sol, tout ce qu'elle connaissait était perdu, ils allaient tous mourir.

Une secousse retentit à nouveau, ce n'était pas la porte mais des bombes !

1 minute : Jenna était trop désespérée pour sentir des mains l'attraper et la porter jusqu'au vaisseau.

50 secondes : La capsule était en marche.

40 secondes : Le vaisseau perça le mur de la bulle et se projeta vers l'extérieur.

30 secondes : La capsule s'éloigna doucement du gigantesque édifice qu'était la bulle

15 secondes : un dorgone s'approcha dangereusement du vaisseau.

0 secondes : La bulle explosa, propulsant la capsule vers la surface à une vitesse époustouflante.

Le vaisseau projeté avec force traça une route vers la surface, il sortit de l'eau dans un gerbe d'éclaboussures puis continua sa route vers l'espace, vers la lune. À l'intérieur, Jenna pleurait encore, appuyée sur l'épaule d'Aksil. Son monde tout entier venait de mourir de la main de la personne en qui elle avait le plus confiance, la régente, que toute sa vie elle avait considéré comme une mère.

Camille, 2^{nde}

Rencontre

Je coiffai mes cheveux en queue haute puis je me passai un coup d'eau sur le visage pour me réveiller parce que j'avais passé la journée dans les vapes.

Oui, encore.

Cette fois ce n'était pas à cause de la drogue mais d'un mélange de fatigue et du reste d'alcool de la soirée passée.

Des passages flous se reconstituent peu à peu dans ma tête ; le verre qui tombe et le liquide qui se répand sur le sol, Loris qui me regarde, qui regarde ensuite le verre qui vient de lui glisser des mains.

Il rigole et lève les mains au ciel comme pour s'excuser. En faisant ce geste brusque, un sachet tombe.

Ce sachet, je le connais que trop bien. Ses yeux croisent les miens il rigole nerveusement et tente un pas vers moi.

Je recule si vite que je percute un homme, la trentaine d'année derrière moi qui me regarde comme un vulgaire bout de viande avant de me lancer un clin d'œil. Je me dirige vers le bar pour m'éloigner de Loris et me servir un verre, coup de chance, ou pas, je plais au serveur qui ne cesse de me resservir gratuitement encore et encore. La musique me tabasse les oreilles et tout à coup je ne sais plus où je suis. Je n'ai qu'une envie être ailleurs. Encore ce cercle vicieux, pourquoi est-ce que je suis un nid à problèmes ? J'ai la migraine. NOIR.

Me revoilà devant mon miroir. Il est 17 heures je pense. Je regarde mon téléphone 17 heures 08 Merde, la réunion.

Si je n'y vais pas ils vont sans doute m'empêcher de vivre une vie normale... Je m'habille avec empressement et je me maquille avec la même rapidité ; je souris devant le miroir. Oula non, j'arrête de sourire et je prends mon sac à mains, compte les cachets. J'en prends un ? Oh allez ça ne peut que m'aider j'imagine. Je regarde les cachets dans ma main et les dolipranes sur

mon armoire. Mes yeux louchent sur les médicaments. J'hésite. La drogue ou les médicaments ? Un vrai challenge pour les filles de mon genre. Je prends 2 dolipranes d'un coup ; que ça me fasse de l'effet.

20 minutes après je suis dans la même salle qu'il y a une semaine avec les mêmes personnes.

Pour le coup, les dolipranes font effet, je n'ai plus mal au crane mais je ne fais que m'endormir en fermant les yeux toutes les 30 secondes.

Ils racontent tour à tour leur histoire. Je ne les vois même plus.

Toujours les mêmes histoires à dormir debout ; ils sont tombés dans la drogue mais se sont relevés grâce à ce groupe et patati ... Soyons clair, ce ne sont que des mensonges, personne ici n'est totalement sevré. Je ferme les yeux pour ne pas déranger tout en me reposant.

- Théa ?

J'entrouvre un œil, je m'étais endormie. Tina, la chef de ce stupide groupe me regarde avec insistance, elle est plutôt gentille, elle a 32 ans, un enfant et elle n'a jamais touché aux drogues, c'est à peine si elle boit du rosé en soirée, vous voyez le genre... Elle m'a beaucoup aidé quand j'ai fait ma tentative de ... bref vous savez.

-Oui ? Je réponds hésitante. Pitié qu'elle ne me demande pas de ...

Tu peux nous raconter ton histoire ? Me demande Tina comme à son habitude avec un grand sourire jovial pour les nouveaux arrivants, sauf que peu à peu ce sourire devient inquiétant surtout pour moi qui n'ai aucune envie de raconter « mon histoire » parce que je mentirais encore.

Je souris du même faux sourire.

- Bien sûr Tina. Mon regard se porte alors sur les nouveaux, ils ont l'air aussi perdu que moi, à l'époque.

Quoi que même à l'heure actuelle je le suis tout autant, tout est tellement en désordre dans ma vie dernièrement...

Je les analyse un à un ; une blonde très pale, un blond aux yeux noirs et un brun un peu plus dans le fond de la salle, lui, est debout et adossé contre la porte du fond. Son regard se pose sur moi. Je le fixe à mon tour, intriguée et il me sourit gentiment. Je repose mes yeux sur mon pseudo « public » et je respire un grand coup avant de me lancer.

Alors je m'appelle Théa, j'ai 23 ans et de mes 17 ans à l'année dernière j'ai été accro à toutes sortes de drogues... j'ai vécu énormément de traumatismes dans ma jeunesse et je pensais que c'était la solution, ça m'éloignait de la réalité et ça me donnait l'illusion d'aller mieux... A mes 17 ans j'ai failli y penser mais je suis encore là !

Je souris gênée.

-Bref, j'ai fini par m'en sortir et je viens régulièrement à ce comité pour en parler et pour continuer ma progression. Tina me fixe et ça devient embarrassant alors j'ajoute : en tout cas quelle que soit votre addiction vous finirez par vous en sortir si vous vous battez pour.

Les nouveaux me sourient timidement. Le brun ne me lâche pas d'une semelle, son regard me transperce et ses yeux m'intimident presque. Je soutiens son regard parce que je ne veux pas qu'il pense qu'il me fait un quelconque effet ce qui évidemment, est le cas. Je lâche alors son regard pour remettre mes idées en place. Je ne dois pas me laisser avoir par un nouveau garçon.

Tina sourit, apparemment satisfaite de mon message débile. Je lui réponds avec un sourire faux, et je scrute ma montre, plus que 5 minutes avant de pouvoir m'échapper.

Je regarde encore vers la porte du fond où est adosser le nouveau et il semble le remarquer.

Il me lance un regard charmeur. Pfff même pas en rêve mon gars.

La vérité, c'est que je ne suis pas du tout sortie de la drogue. Je continue à me droguer, tous les soirs pour oublier.

Oublier ce cauchemar que je refais encore et encore à chaque fois que je ferme l'œil.

Tina me regarde du coin de l'œil comme si elle voulait s'assurer que je vais bien donc je lui souris. Mais même à elle, je ne peux pas lui avouer, personne ne pourrait comprendre qu'en plus de la drogue j'ai fait une amnésie sur ce qui s'est passé ce soir-là, je me demande si elle, elle sait ce qui s'est passé...

Je n'en ai aucun souvenir, mais les médecins me disent que ça serait trop dur à encaisser pour moi. Le problème c'est que j'ai quand même mal, mais sans savoir pourquoi. Je ne sais pas où j'ai mal et je me sens vide, vide de sens, vide de tout.

Le garçon me regarde toujours et Tina nous annonce la fin de la séance. Je prends mon pull et me lève la première pour sortir de la salle. A la sortie, le brun me stoppe.

- Salut. Me lance-t-il. Je le toise de haut en bas, surprise qu'il m'adresse la parole.

- Bonjour. Je réponds assez froidement. Il me sourit gentiment.

- Tu t'appelles Théa c'est ça ? Je hoche la tête. Moi c'est Roméo.

Je lui souris d'un air faussement poli tout en continuant de marcher rapidement.

- Je peux te proposer un café ? Me demande-t-il. Je m'arrête alors.

- Écoute, je connais les types comme toi, tu vas me proposer un café, tu vas sembler être intéressé par moi et mes problèmes puis tu vas me vouloir dans ton lit et quand ça sera fait tu disparaîtras du jour au lendemain sans raison. Je ne compte pas perdre mon temps avec toi.

Il éclate de rire. Je le regarde interloquée.

- Quoi ? Je demande en levant les yeux au ciel en commençant à vraiment être lasse de cette longue discussion.

- « Les types comme toi » tu ne connais que mon prénom et tu me juges déjà comme un monstre, laisse-moi une chance d'être une nouvelle catégorie de « type », je pourrais te surprendre.

Il me toise de ses grands yeux noirs.

Je hausse les épaules.

- Je ne perds pas mon temps avec la gente masculine, voilà tout. Il me sourit.

- Je pourrais te proposer une galerie d'art alors plutôt qu'un café ?

Il fixe mon sac à main d'où dépasse mon carnet de dessin.

- Pas aujourd'hui ! Je lance tout en reprenant ma marche rapide.

- Alors j'attendrais jeudi prochain ! Me crie t'il.

Je le regarde et lève les yeux aux ciels.

Je continue de marcher, mais cette fois j'ai le sourire aux lèvres.

Le jeudi suivant il m'attend après la séance. Il est adossé au mur comme si on était dans un stupide film américain. Non mais je rêve...

Je passe à côté de lui en marchant plus vite encore.

Alors cette fois j'ai le droit de t'emmener quelque part ? Me demande-t-il avec un sourire narquois aux lèvres.

- Tu attendras la semaine prochaine, tu sais j'ai un planning très, très chargé...

- Dis-moi au moins où je peux te trouver pour que je fasse mine de te croiser par hasard ...

Je rigole.

- Musée des arts décoratifs. En général vers 18 heures.

Il sourit visiblement satisfait.

Et le lendemain quand j'y vais pour peindre, il est là.

Il prend en photo des œuvres, c'est un professionnel, je le vois à sa posture, à son regard passionné. En plus de ça j'avoue avoir remarqué son Nikon noir de loin.

Je m'avance vers lui.

-Nikon Hybride Z6 noir, un assez bon choix.

Il me regarde intéressé.

- Exactement résolution vidéo à 1080 p il est parfait.

Je lui souris et j'acquiesce.

Je m'installe à côté de lui et je commence à peindre.

Je n'ai jamais vécu un rendez-vous comme celui-là, nous nous adressons à peine la parole parce que nous sommes tous les deux perdus dans notre passion.

Une heure et demi plus tard, nous avons tous les deux finis et il se lance dans un débat pour me prouver que la photographie est réellement l'avenir.

Je n'écoute pas un mot de ce qu'il dit car je suis occupée à le dévisager de haut en bas, avec ses cheveux lisses noirs en bataille.

Le jeudi suivant, il ne vient pas à la réunion mais je le croise étrangement quand je suis en train de me diriger vers le métro pour rentrer.

- Oh salut ! Je lance en souriant.

- Coucou, je te cherchais, il faut que tu acceptes un second rendez-vous avec moi. Il me regarde implorant.

-Mhh d'accord mais c'est vraiment parce que tu me demandes avec tes yeux de cockers. Je réponds en faisant mine de râler.

- Ce soir au Palacio, je passe te prendre à 20 heures. Déclare t'il tout en inscrivant son numéro dans mon téléphone.

- A ce soir alors.

Je me préparai ce soir-là en plus d'une heure. J'avalai un comprimé, ou deux pour me donner du courage. J'avais changé 3 fois de tenues et quand il arriva et qu'il me dévisagea de ses yeux noisette émerveillé je compris que j'avais choisi la bonne.

Une robe longue noire qui dévoilait tout mon dos.

Théa tu es ... époustouflante, Avoua t'il en me dévorant du regard.

Il me prit la main et m'aida à descendre les escaliers de mon immeuble qui étaient un peu étroits.

Il avait choisi un lieu parfait : une galerie d'art où se déroulait un vernissage auxquels nous n'étions pas invités, j'avais vu une publicité sur ce lieu mais je n'avais pas osé y aller. J'avais l'impression de connaître ce lieu.

Il me tendit une coupe et je la bu d'une traite.

Nous nous dirigeâmes vers le plus grand tableau de la galerie et je déclarai que j'allais l'acheter, pour rire ou bien sous l'effet du champagne.

Il déclara donc que non, nous allions le voler, alors il me tira le bras et nous allâmes nous cacher dans les toilettes. Il était 23 heures. A 00h, tous les invités étaient partis et il décida que c'était le moment pour sortir de notre cachette et passer à l'acte.

Nous avions volé une bouteille de rosé et je la buvais maintenant directement au goulot reprenant mes mauvaises habitudes. J'aurais sûrement dû poser cette bouteille mais qu'est-ce que je riais. Je pris moi-même le tableau et il m'aida à le déposer dans le coffre de ma voiture.

Chaque fois que je prenais une gorgée de plus, il m'avertissait me disant qu'il ne voulait pas m'aider à me soûler et que je ferai mieux de reposer la bouteille mais je ne l'écoutais pas et je riais encore et encore. D'un coup, une envie de vomir me prit si puissante que je courus aux toilettes et il m'y rejoint quelques secondes plus tard. Il prit mes cheveux dans ses mains pour me faciliter la tâche et me caressa le dos dans un geste rassurant.

- Théa, je t'avais prévenue... Je n'aime pas te voir comme ça s'il te plaît soigne toi. Il m'apporta un verre d'eau et me fixait d'un air inquiet.

- Tu n'as personne pour t'aider, quelqu'un de ta famille, un ami ... ?

Devant mon regard vide, il ne continua même pas sa phrase.

Alors il s'avança et me prit dans ses bras.

Je commençais à sentir des larmes rouler sur mes joues et je compris que c'était car personne ne s'était jamais inquiété pour moi comme ça à part les médecins. Je consultai ma montre, 3 heures 02. La salle d'art était toujours aussi vide, heureusement.

- Roméo, il faut que je rentre s'il te plaît. M'entendis je murmurer.

Il me prit par la taille et m'aida à monter dans la voiture. Je ne sais même pas comment je finis par être dans ma maison saine et sauve mais je me souviens d'avoir ouvert ma porte d'entrée et de m'être écroulée sur le lit.

Le jeudi qui suivait il était dans le fond de la salle comme à son habitude et quand j'arrivais, il me couvrit d'un regard préoccupé.

Je lui souris et Tina me posa une question donc je détachai mon regard de lui.

A la fin du cours, je m'élançai vers lui.

- J'ai entendu parler d'une exposition, ça te dit ? Lui demandais je en souriant, comme si il y a une semaine il ne m'avait pas vu au fond du gouffre, en train de pleurer et vomir, très glamour ça Théa...

Il accepta, alors nous marchâmes en ville et je le guidai jusqu'à l'immeuble où se déroulait l'exposition de photographie.

Nous nous dirigeâmes vers les portes battantes et quand on nous ouvrit les portes, nous vîmes des murs recouverts de photographie, même le plafond l'était ; c'était magique.

Il avait l'air surpris mais aussi heureux, heureusement et il posa un regard passionné sur la première photographie, je compris que j'avais pris la bonne décision de le guider ici.

- Théa, c'est parfait m'avoua t'il.

Je pris une chaise et j'entrepris de le dessiner face à la photographie d'un couple qui s'embrassait sous un parapluie. Cette photo était grise et triste et ressemblait à un baiser d'adieu. Il se laissa dessiner en restant droit et en posant sur moi un regard ardent.

Quand je lui montrai le dessin, plus tard il me supplia littéralement de lui donner, ce que je fis.

La suite de l'exposition étaient des toiles dessinées au café et plus je les regardai plus je les trouvais tristes ou nostalgiques. L'une d'entre elle représentait un homme seul devant une table, buvant un thé ou un café et lisant son journal, le reste de la toile était floue mais montrait que autour de lui tout semblait aller à mille à l'heure. Cette œuvre me tapa droit au cœur car je le vivais tous les jours ; être seule avec du monde autour.

Peu après, Roméo me demanda de le rejoindre le soir même dans une soirée qui m'étais inconnue et j'acceptai.

Je vérifiai mes cachets et j'en pris un juste avant de partir.

Quand j'arrivais à 21 heures à la soirée, la musique me tabassait les oreilles.

Je croisai Lilia qui était avec moi dans le groupe de Tina et je lui souris gentiment.

Ensuite, je cherchai Roméo, en vain.

Je pouvais à peine me frayer un chemin jusqu'au bar mais je finis par réussir et je demandai un verre d'alcool assez chargé. Je ne trouvais pas Roméo et je commençais à regretter ma venue.

Je pris un second cachet et c'est là que je remarquai que je n'avais même pas le numéro de Roméo pour le contacter... L'endroit commençait à être lourd et pesant, j'avais besoin de prendre l'air.

Je décidai d'aller sur le toit, sauf qu'une fois montée je vis Roméo.

Roméo, pâle, seul très proche du vide. Trop proche du vide. Il regardait en bas comme si quelque chose l'attirait. J'avais peur et je ne comprenais pas la situation.

Le Roméo que j'avais rencontré n'était pas comme ça, il n'était pas suicidaire, qu'est-ce qu'il faisait si proche du bord ... ?

- Roméo qu'est-ce que tu fais là ? Articulai-je d'une voix tremblante.

Son regard se posa sur moi sans se poser réellement, comme si j'étais transparente.

- Roméo je t'en prie descends de là. L'alcool me montait clairement à la tête et je n'arrivais même plus à le voir fixement, mes yeux se fermaient et se rouvraient quelques secondes plus tard.

- S'il te plait ... ?

Il se pencha un peu plus.

- Je t'en prie. Demandais-je en m'avançant un peu.

Mes yeux étaient lourds. Je ne le voyais qu'à peine.

Je refermai les yeux quelques secondes et quand je les rouvris. Il n'était plus sur le toit.

J'hurlai. Il avait sauté. Je tombai à genoux. Je regardai tout autour de moi et le monde commença à tourner, de plus en plus vite si bien que tout commença à être flou autour de moi. Une main agrippa la mienne et je perdis connaissance. NOIR.

- Madame ?

Mes yeux s'entrouvrent lentement et une lumière blanche vive me perça la rétine.

- Madame vous vous réveillez actuellement dans une chambre d'hôpital, ne vous inquiétez pas tout va bien.

Je bredouillai une phrase pour demander de l'eau.

Tina attendait dans l'embrasement de la porte.

Quand elle me vit réveillée le teint pâle et les cernes creusées son regard sur moi changea.

Elle semblait bouleversée. Elle s'approcha de moi et posa sa main sur la mienne.

- Théa, je me suis tellement inquiétée, pourquoi tu ne nous as pas dit que tu étais retombée dans les drogues ?

- Je ne suis pas vraiment retombée ...

- Je sais. Je sais tout.

Elle me lança un regard lourd de sens. Je repris la discussion.

- Où est Roméo ?

- Roméo ? Je ne sais pas de qui tu parles ... il n'y a jamais eu de Roméo...

« Il n'y a jamais eu de Roméo... »

Qu'est ce qui était en train de m'arriver ? Je devins livide.

Tu es sûre que tout va bien Théa ? On dirait que tu as vu un fantôme !

Si elle savait...

Roméo, celui qui vient tous les jeudis mais qui reste au fond de la salle, tu sais qui il est n'est-ce pas ? Elle me regarde hésitante, comme si elle avait peur de ma réaction.

Je... je pense que tu confonds il n'y a pas eu de nouveau du nom de Roméo...

Tina, comment c'est possible je suis sûre de l'avoir vu, d'avoir passé du temps avec lui et je ne comprends pas, j'ai tout imaginé ?

De quoi tu parles ?

Je lui racontai alors nos quelques rendez-vous et le dernier où je l'ai vu debout sur le toit.

Cette fois ci, ce fut elle qui devint livide.

Théa, c'était toi qui étais sur le toit, tu voulais sauter et tu ne voulais pas entendre raison pour redescendre si bien que Lilia a dû te tirer par le bras et c'est à ce moment-là que tu es tombée dans les pommes et c'est pourquoi tu es ici. Tu as tenté de te suicider.

Mon cerveau se mit sur stop. Hein ?

Donc Roméo n'existe pas ?

Théa il faut que je te parle de quelque chose.

D'accord ?

Roméo existait oui, mais avant ton accident.

Quoi ?

A tes 17 ans tu as fait une overdose qui aurait dû être mortelle mais tu n'étais pas seule lors de cette overdose.

Je la regardai interloquée. Elle continua.

Tu étais avec un garçon qui s'appelait Roméo, c'était ton premier amour et je ne sais pas toute l'histoire, il me semble qu'il t'a laissé une lettre... C'est les médecins qui l'ont, ils avaient peur que ça te perturbe alors ils l'ont gardé pour eux et m'ont interdit de t'en parler, je suis tellement désolée Théa...

- Alors je suis folle maintenant ? J'ai recréé une histoire pour me remémorer mon premier amour, je l'ai imaginé me parler et cætera alors qu'en réalité tout ce temps-là j'étais seule ???

- Théa, tu ne l'as pas imaginé, tu t'en es souvenue. Tu l'as aimé à t'en rendre malade, la drogue l'a tué lui alors pourquoi tu continues d'en prendre, pourquoi te tuer alors qu'il voulait que tu te battes ? Tu te drogues tellement qu'aujourd'hui ça affecte ta schizophrénie, c'est dangereux...

- Je n'en sais rien, je ne me rappelle plus de lui je ne sais plus ce qu'est la réalité ou mes illusions, je suis perdue...

- Dors. Je trouverais un moyen pour que tu accèdes à cette lettre si elle peut t'aider.

Alors je m'endormis. Quelques heures après Tina revint avec la lettre et je l'ouvris.

Si tu lis ça c'est que je n'ai pas eu le courage de te le dire en vrai et qu'il est trop tard. Ça veut dire que la drogue m'a eue et j'en suis désolé Théa.

Je n'ai pas réussi à te le dire aujourd'hui, j'étais paralysé à l'idée de t'en parler et de te l'avouer mais je t'aime. Voilà c'est dit et je sais que ce n'est pas l'influence des cachets car je n'ai rien pris et cette sensation ne cesse de

me bouffer le ventre, l'amour. Je t'aime à en crever, à en rêver tard le soir, à en pleurer aussi et à me foutre en l'air. Je t'aime Théa, car tu as aimé mon âme avant mon apparence où ce que je pouvais t'offrir, je t'aime parce que tu as sublimé mon chaos intérieur et que tu m'as rendu en vie quand je pensais mourir. Je t'aime car chaque fois que tu es proche mon cœur s'emballe et mes pensées se confondent, je n'ai jamais autant été moi qu'avec toi et je veux graver le regard que tu poses sur moi quand je te fais rougir. Je t'aime et j'aurais tellement aimé te le dire droit dans les yeux et en avoir le courage, j'aurais voulu t'emmener autre part que dans ce foutu grenier où on se rejoint pour se défoncer parce que tu mérites que quelqu'un te fasse voyager et sourire. Je t'aime et c'est pour ça que tu dois accepter ma décision et me laisser partir, je souffre trop. Ce monde a un goût amer depuis que j'ai perdu ma famille et même si tu le colores, c'est trop dur. Je suis désolé d'être si lâche et de ne pas être assez fort pour me battre comme tu le fais, désolé de ne pas être à la hauteur de tes espérances.

Je veille sur toi, et je continuerai tous les jours à le faire. Je t'en supplie bats toi, que cette foutu addiction ne tue que moi parce que si je te vois là-haut en avance, tu vas m'entendre. Ta maladie combinée aux drogues c'est mauvais pour toi et je suis désolé de pas t'avoir aidé à arrêter...

Tu es la femme pour laquelle ils se battront tous mais réserve moi une place dans ton cœur même quand je serai parti... Sois forte comme tu l'as toujours été et promets-moi de penser à moi quand tu reporteras cette robe noire que tu as mis quand je t'ai emmené au Palacio, comme je te l'avais dit ce soir-là « tu es époustouflante ».

Roméo.

D'un seul coup, tout me revint et les pièces du puzzle s'assemblèrent une à une.

Une larme roula sur ma joue, puis deux, et je promis en silence à Roméo de continuer à me battre.

La Rencontre

Mon cerveau est malade, mais ce n'est pas un doliprane qui va m'aider.

Ils disent tous que c'est à moi de décider si je veux guérir. Je sais que c'est faux. Si c'était réellement moi qui décidais, j'irais mieux depuis longtemps.

Contrairement à ce que mes parents peuvent penser, je ne raffole pas de partager mon temps entre mon psychiatre et l'hôpital psychiatrique.

Enfin, c'est pas comme si on en parlait avec mes parents. Ils ne veulent pas voir que leur fille a besoin d'aide, je suis quelqu'un de normal.

Après tout, si ça leur fait plaisir de se cacher la vérité, libres à eux.

Je ne sais pas comment j'ai commencé à aller mal, j'ai l'impression que j'ai toujours eu cette sensation. La sensation que je suis au bord du précipice, et qu'un simple coup de vent me ferait tomber. À moins que ce soit moi qui souffle ce coup de vent.

En vérité, j'ai toujours ressenti un manque. Mes parents ont toujours veillé à ce que je ne manque de rien mais j'ai toujours cette sensation de creux près du cœur, comme si une partie de moi-même me faisait défaut.

Comme si j'étais seulement la moitié de moi-même.

Le psychiatre que je vois depuis quelques mois dit que c'est la faute de l'anorexie, que ça m'a créé un manque. Mais quel manque ? De nourriture, de reconnaissance ?

S'il le dit, c'est que ça doit être vrai.

Hier, j'ai rencontré quelqu'un. Un homme.

Ma mère m'a toujours appris à me méfier des hommes. Selon elle, ils sont responsables de tous les maux du monde, et en particulier des siens. Par hérédité, elle pensait que ce serait également mon cas.

Les femmes de la famille Gabriel ne sont pas fortes. Elles se soumettent à leurs maris et ne disent rien.

Mais je l'ai rencontré lui, et ça change tout.

Il est parfait, l'homme que j'ai toujours attendu. Les cheveux dont j'ai rêvé, le visage dont j'ai toujours rêvé. Selon lui, je devrais faire le tour du monde, cela m'aiderait à prendre du recul sur ma situation.

Je suis fauchée, alors il m'a proposé de venir avec lui. Il semblerait que je parte en voyage avec quelqu'un que je connais depuis vingt-quatre heures.

Mais peut-être que c'est la rencontre de ma vie, que je vais m'en sortir grâce à lui.

Il va falloir prévenir mes parents, ça va être le plus compliqué à mon avis. Même s'ils essaient de se persuader que je suis normale, que tout va bien, ils contrôlent tout ce que je fais. Alors me laisser partir à l'autre bout du monde avec un homme qu'ils ne connaissent pas ? Avec un homme tout court d'ailleurs.

Je me retrouve rapidement à l'entrée du salon, sans même savoir ce que je vais leur dire.

Mais visiblement, je ne vais même rien leur dire. J'entends un grand bruit, comme si mon père avait fermé la porte brutalement, et je vois ma mère tomber.

Je ne peux pas la laisser ici, mais en même temps, elle ne voudra pas partir.

Plutôt mourir que de laisser son mari, elle ne laissera jamais son foyer et son mari, même si ça fait vingt ans qu'il la frappe tous les soirs.

Je ne peux pas rester non plus, si je veux m'en sortir il faut que je sorte de là. Le même lit dans la même chambre sombre tous les jours, dans le même état d'esprit sombre. Saviez-vous que ça aggrave les risques de crise cardiaque ? J'en avais rien à faire jusqu'à présent, mais il me faut bien un prétexte.

Je dois me sortir de ce cercle vicieux.

Je dois faire mes affaires, je ne peux pas partir de cette maison les mains vides. Et pourtant, aucun objet n'a assez de valeur pour que je le prenne. À part peut-être un cadeau de mon père, la première fois que je l'ai vu lever la main sur ma mère, en guise d'excuse. Je ne devrais pas être attachée à cet objet. Et pourtant, cela me dépasse mais je sais que je dois le prendre. C'est un pendentif sur une chaîne, un petit croissant de lune. Il m'avait

expliqué que, comme la lune, il veillait sur moi dans mon sommeil. On pourrait penser que ça partait d'une bonne intention, on pourrait même la confondre avec un geste paternel. J'ai compris que ce n'était pas une bonne intention quand je l'ai vu un soir sur le pas de ma porte. Il a disparu dès qu'il a vu que j'étais réveillée. Qu'est-ce qu'il se serait passé si je ne m'étais pas réveillée ?

Mais ce n'est pas grave, c'est fini maintenant, je pars. J'ai un pincement au cœur de laisser ma mère seule avec ce monstre. J'essaierai de l'aider, même si elle ne voudra sûrement pas de mon aide.

Maman, je t'aime.

Je passe par la fenêtre, sans aucun regret.

Il m'attend en bas dans sa petite voiture, Je ressens tant de passion à travers son baiser que je ne peux douter de son amour.

Voyager rapproche les gens. J'avais un professeur au lycée, qui disait que quand on a voyagé avec quelqu'un, on est encore plus proches que si on avait partagé le même utérus, avant de naître.

C'est lui, c'est sûr, il va m'aider à m'en sortir, et on va vivre heureux ensemble.

C'est ce que je me dis lorsque dans une chambre d'hôtel miteuse en Argentine, il me fait saigner pour la première fois. Il m'a giflé tellement fort que j'en ai eu la tête qui tourne, ma vision est devenue floue et je sentais du sang couler le long de ma joue.

Je pensais vraiment qu'il allait m'aider.

Il m'a enfermé à clé avant d'aller prendre sa douche. Je ne sais pas où est la clé, il m'a pris mon portable et mes papiers. Je suis prise au piège avec cet homme, qui n'a mis que trois semaines avant de montrer son vrai visage. Ce qui n'est pas malin, s'il avait attendu qu'on soit marié, il aurait pu me frapper toute ma vie, comme mon père.

Tant mieux pour moi.

Ma mère doit être morte d'inquiétude. J'éclipse rapidement cette pensée, il faut que je m'enfuie, sinon la prochaine fois qu'elle verra sa fille, se sera dans un cercueil.

S'il ramène mon cadavre.

Heureusement que les douches sont à l'extérieur de notre chambre miteuse et sale. Je saute par la fenêtre. On est au deuxième étage, la chute fait un peu mal, mais je ne sens rien.

Je ne suis plus qu'un animal poursuivi par un prédateur, et le mot d'ordre qui règne dans tout mon corps est de fuir.

Mon instinct prend le dessus, je ne contrôle plus rien.

Mais je cours.

Je m'enfonce dans la jungle, même si je ne sais pas ce qu'il y a dedans, je serais sûrement plus en sécurité qu'avec lui. Il fait sombre, les arbres cachent les quelques étoiles qu'il y a dans le ciel ce soir. Déjà qu'elles n'étaient pas nombreuses... L'air est lourd, la transpiration colle à ma peau, je sens des choses glisser de mes bras, je n'ose même pas imaginer ce que c'est. C'est toujours mieux que lui.

J'étouffe, je ne sais pas si c'est parce que je n'ai plus d'air dans les poumons ou si c'est l'air autour qui m'empêche de respirer. Je ne vais pas pouvoir tenir longtemps, d'autant plus que l'air qui sort de mes poumons sort avec un grand bruit. Il va me retrouver.

Je trébuche, morte de peur je m'immobilise, imaginant qu'il est en train de me rattraper, mais il n'y a aucun bruit autour de moi. Pas même de bruit d'insectes, je suis seule au monde. Ce qui m'a fait trébucher est une grosse racine qui sort bien du sol. Comment je n'ai pas pu la voir ?

Quand je regarde de plus près, je vois une chaîne enroulée à la va vite autour de la racine, avec au bout un pendentif en forme de soleil.

Du moment que je vois ce pendentif, mon propre pendentif, à l'abri au creux de ma main, commence à me brûler.

Quelque chose d'étrange se produit dans l'air. Je vois mes mains. Il y a une source de lumière qui vient d'apparaître.

Une fille se dirige calmement vers moi. Si le soleil devait être une personne, ce serait elle. Elle me sourit, et se penche.

“Excuse-moi, j’ai laissé tomber mon pendentif.”

Sa voix est si calme.

Ce n’est que quand elle se relève que ça me frappe.

On se ressemble trait pour trait.

Les mêmes cheveux clairs, les mêmes yeux verts.

On a beau beaucoup se ressembler, on a quand même une grande différence.

Je semble parfaitement accorder au décor autour. J’étouffe, j’angoisse, et ces angoisses me collent à la peau, ce qui m’étouffe de nouveau. Elle semble n’avoir que faire de cette forêt. Comme si sa lumière permettait de maintenir tout ce qui est mauvais loin d’elle.

Là où ma peau est pâle et en mauvaise santé, où j’ai des cernes sous les yeux, et où je n’arrive pas à sourire, sa peau est resplendissante de santé, elle a l’air reposé et a un sourire tranquille sur le visage.

C’est troublant, on dirait moi, si j’allais bien. Si j’avais grandi avec une famille équilibrée. Si tout allait toujours bien.

Je la déteste. Elle n’a jamais dû connaître de moments difficiles. Je la déteste de ne pas avoir vécu ce que j’ai vécu, je vois très bien qu’elle ne connaît pas la douleur. Elle a tout gagné à la loterie de la vie.

Malgré que je la déteste, je sens comme une connexion entre nous. Je serais incapable de la décrire, mais je ressens quelque chose d’étrange au sein de ma poitrine. Elle me sourit, et cette sensation est plus forte. Comme si un lien réunissait nos deux cœurs. Un lien éblouissant, qui nous aveugle, qui nous dépasse.

Elle semble sonder mon âme avec son regard perçant, et visiblement doit y trouver quelque chose, parce que son regard s’éclaircit, comme si elle venait de trouver la réponse à une énigme à laquelle elle réfléchissait depuis trop longtemps.

“C’est donc toi.”

Sans que je comprenne grand-chose, avec un sourire serein, son corps se surélève, comme si elle volait. J’ai une sensation revigorante dans tout le corps, comme si elle m’avait donné tous ses espoirs, toute sa joie. Nos corps se jumellent, comme les deux faces d’une même pièce. Elle a disparu, il n’y a plus cette source de lumière dans la nuit. Je ne comprends pas ce qu’il se passe, l’étrange sensation que j’ai depuis tout à l’heure s’est accentuée. C’est lorsque mon pendentif me brûle dans ma poche que je le regarde. La lune est à présent complétée par un soleil, et enfin, je comprends cette sensation.

Je n’ai plus de manque. Je ne me sens pas triste. Je me sens même plutôt bien. Je n’ai pas peur de ce qu’il pourrait arriver s’il arrive.

Je me sens apaisée. Épanouie. Complète.

J’ai rencontré l’autre partie de moi-même, et à présent, je vais pouvoir me reconstruire.

Clara, T^{ale}

La rencontre

Damien est un jeune adolescent de 17 ans.

Celui-ci avait une particularité assez rare, lorsqu'il dormait, un nouveau monde s'offrait à lui, il vivait littéralement dans un autre monde, c'était une vie totalement différente de celle quand il était réveillé, il avait des amis différents, il habitait dans un endroit différent, il était dans un monde particulier. Malheureusement personne ne le croyait, tout le monde sauf ses jeunes frères et sœurs.

"Damien ! Damien ! Raconte-nous ce qu'il s'est passé !" les deux jumeaux sautillaient sur place en suppliant leur frère aîné qui venait à peine de se réveiller.

"Les enfants, calmez-vous, je vous raconterai tout, comme d'habitude mais pour l'instant allez juste vous préparer pour l'école. C'est moi qui vous accompagne aujourd'hui." Damien poussa légèrement Elisa et Matt jusqu'à leur chambre.

"Vous avez 20 minutes pour être prêt, où je pars sans vous"

"Non ! Attendons-nous grand frère on va être très rapide !" Elisa lâche le pull de son frère qu'elle tenait fermement et court dans sa chambre se changer, en tirant son jumeau avec elle

Damien rit légèrement avant de se diriger vers la cuisine et prend de quoi manger rapidement. Après 15 minutes à manger et regarder son téléphone, des forts bruits de pas retentissent derrière lui et avant de pouvoir se retourner, il ressent deux énormes poids sur son dos

"On est prêt !" cria joyeusement Matt

Les deux descendirent de l'aîné et tous les trois se dirigent avec bonne humeur à l'école des deux jeunes frères et sœurs.

Une fois arrivé devant le portail, Damien frotte ses mains dans les cheveux des deux avant de leur souhaiter une bonne journée et de les laisser partir. Il allait se retourner pour partir quand un bâillement lui vient, il enleva ses lunettes pour frotter ses yeux fatigués, il leva les yeux prêts à remettre ses lunettes sur lui quand, il vit une grande silhouette rouge et noire flou entre Matt et Elisa qui est beaucoup trop grande pour être un enfant, il les remit avec empressement mais ne vit rien d'anormal à part les enfants dans la cour et rien de rouge et noir était à porter de vue.

Il secoua la tête, se disant que s'était juste son imagination et se dirigea vers son lycée.

Tout au long de la matinée la fatigue commence à se faire de plus en plus grande, et Damien lutte pour ne pas s'endormir ne serait-ce qu'une seconde. Il sait très bien ce qu'il va se passer s'il garde les yeux fermés ne serait-ce qu'un millième de seconde de trop.

La sonnerie retentit, annonçant l'heure de manger, Damien peine à sortir de la salle de classe sans se prendre une table ou une chaise qui traînait ici et là.

"Damien, tu te sens bien ? Je te sens plus fatigué que d'habitude et tu n'as même pas participé une fois aujourd'hui."

Le professeur interpelle Damien avant que celui-ci ne sorte de sa classe pour fermer sa salle à clé

"Ne vous inquiétez pas monsieur, je suis juste un peu fatigué, rien de grave" il rassura son professeur d'histoire avant de s'aventurer dans la foule d'élève dans le hall. Damien respire un grand coup avant de plonger dans l'amas d'élèves regroupés qui espère tous arriver premier à la cantine, une fois sorti de cette foule sans fin, il se dirige vers la cantine non sans se faire bousculer à maintes reprises, cela le dérange pas, au contraire ça le réveille un peu de se faire valdinguer dans tous les sens. L'heure du repas se passa assez normalement, le seul problème était d'éviter de s'endormir dans son assiette.

Il passa aux toilettes avant de se rendre dans le CDI. Il alluma le robinet et s'asperge d'eau sur son visage, en enlevant au préalable ses lunettes, il leva les yeux regardant sa forme floue dans le miroir, il regarda derrière lui puis revit la silhouette rouge et noire. Il sursauta n'ayant entendu personne rentrer dans la salle. Il remit ses lunettes, mais la silhouette était déjà partie. Il se tapa la figure à quelques reprises avant de se diriger vers le CDI en attendant sa prochaine heure de cours.

La journée d'école se finit avec grande difficulté pour Damien, il traina des pieds jusqu'à chez lui, évitant de justesse plusieurs poteaux sur son chemin, une fois chez lui, il fut accueilli par son chat, Yume, qui ronronna affectueusement en se frottant contre la jambe de son maître.

Le jeune homme lui caressa la tête et partit directement dans sa chambre, il enleva ses chaussures, prépara ses affaires pour aller se laver, puis alla dans la salle de bain familiale. Une fois propre, il s'effondra sur son lit puis rejoint les bras de Morphée à la seconde où ses yeux se sont fermés.

Personne ne le déranga cette soirée là, pas même ses deux diabolins de frère et sœur, on ne l'appela pas non plus pour le dîner ne voulant pas le déranger.

Les paupières du jeune blond étaient lourdes et il peina à les réouvrir, il réussit enfin, il regarda autour de lui, sa chambre différente de celle qu'il avait il y a quelques instants, il se leva puis refit sa journée comme avant, la seule différence était qu'il était beaucoup moins fatigué et que cette silhouette mystérieuse n'était pas là.

Il refit ce cycle pendant 3-4 jours avant que quelqu'un chose d'anormal se passe.

Damien s'était réveillé comme à son habitude, il se leva du lit, il se changea dos à sa fenêtre comme à son habitude, pris ses lunettes et les déposa sur son nez. Quand un bruit retentit derrière lui. Il se tourna, regarda sa fenêtre

s'approche mais ne vit rien, il se retourna quand il vit non pas une silhouette floue mais bien une personne bien réelle et dans sa chambre.

Damien fit un bruit de surprise avant de reculer jusqu'à ce que son dos touche sa fenêtre. La personne encore inconnue regarda de haut en bas l'autre garçon mais ne dit rien. Ce fut Damien qui parla où plutôt cria t'en bien que mal.

"Pou- Pourquoi tu es dans ma chambre ?! Qui es-tu ?!" il prit l'objet le plus à proximité de lui et le tendit vers l'homme inconnu dans un semblant d'air menaçant.

L'autre homme ne répondit pas mais un sourire se dessina petit à petit sur son visage.

" Réponds ou..."

"Tu me menaces vraiment avec un animal en peluche ?" un fou rire retentit de la bouche de ce dernier

"heuu... Oui ! Et je n'hésiterais pas à m'en servir si tu ne réponds pas à mes questions !"

L'inconnu s'arrêta de rire

"Bon, assez rigolé. Je suis Morphée et je suis dans ta chambre pour voir à quoi ressemble la personne à qui je donne une telle faculté." il le regarda à nouveau de haut en bas avec une pointe de dégoût dans son seul œil visible "Et qu'est que cette immondice que tu portes en guise de vêtements ?" La vue du sweat à capuche beaucoup trop grand avec des couleurs et des motifs étranges avec son jogging tout aussi grand le fit légèrement frissonner.

"De quelle faculté tu parles !? Et tes vêtements ne sont pas mieux ! Au moins je suis à l'aise dans les miens." Damien pointa la peluche devant lui pointant la tenue de Morphée, celui-ci a l'inverse de Damien était vêtu d'un col roulé rouge ainsi qu'un pantalon noir et une veste de costume de la même couleur drapé sur ses épaules.

Morphée soupira d'exaspération

"la faculté de pouvoir vivre dans deux mondes différents"

Damien baissa son bras déconcerté par la nouvelle.

"C'est donc bien vrai... Ce n'était pas mon imagination" dit-il à lui-même, le blond moins sur ses gardes qu'avant commença à examiner l'autre homme, ce n'est que maintenant qu'il remarque que son œil gauche était complètement noir et qu'il avait l'air fondu, une petite traînée de noir sur sa joue. Il secoua la tête et repointa l'objet vers Morphée

"Et comment je sais que ce que tu dis est la vérité ?"

Morphée eu un soupir d'exaspération avant de se rapprocher de Damien, celui-ci essayé tant bien que mal de le repousser avec son objet dans les mains, le garçon aux cheveux noirs roula juste des yeux et fit valdinguer la loutre en peluche des mains du plus petit avant de forcer le blond à le regarder dans les yeux, une fois fait, il leva sa main et claqua des doigts.

Damien s'effondra l'instant d'après, Morphée le prit et la posa tout sauf délicatement sur le lit, et il ferma les yeux. Quand Damien réouvrit les yeux, ils étaient dans un lieu tout nouveau.

"Tu ne me crois toujours pas ?" Il n'attendait aucune réponse en particulier même si l'expression du jeune blond était hilarante. "Pense à quelque chose n'importe quoi." Morphée claqua à nouveau des doigts et une version cartoon de Morphée apparut se faisant étrangler par des mains volantes

"Mhh ce n'est pas très gentil de penser à une telle chose."

Damien fut quand même surpris de voir ses vraies pensées être devinées et illustrées comme dans son esprit. "Bon ok je te crois, maintenant ramène moi dans ma chambre."

"Tes désirs sont des ordres" il claqua pour la énième fois des doigts tout en riant aux éclats. Le blond se releva en sursaut sur son lit, il se tient la tête en

entendant toujours le rire du garçon aux cheveux noirs. Il tourne la tête pour le voir encore dans sa chambre.

"heu, tu peux par la même occasion, sortir de chez moi." Damien eu à peine le temps de cligner des yeux que Morphée avait disparu.

Il soupira, se leva et sortit de sa chambre déjà épuisé de cette journée qui venait à peine de se commencer. Damien rentra dans le salon, Matt était déjà assis sur le canapé regardant un dessin animé, il passa derrière le canapé se dirigeant vers la cuisine, le blond entendit vaguement son frère crier une phrase comme "Prends ça vilain Akuma." mais il ni fit pas plus attention riant juste de l'enthousiasme de ce petit. Damien prit quelques biscuits se trouvant dans un des placards et retourna au salon s'asseyant au côté de son frère. Ils restent comme ça rigolant et se chamaillant à propos du prochain dessin animé à regarder pendant une bonne heure avant que leur père les interrompe leur annonçant qu'ils allaient tous faire une balade en famille après avoir déjeuné.

Après avoir préparé et mangé le déjeuner, toute la famille sortit au parc. Là-bas ils s'amusèrent. Lors d'une petite pose sur un banc, la mère demanda "Elisa, Matt vous voulez une glace ?" Les deux enfants hochent leurs tête, criant en cœur. "Damien, peux-tu aller avec eux prendre leurs glaces et en prendre une pour toi si tu en as envie ?"

Damien hocha la tête et pris la main de son frère et sa sœur puis alla chez le marchand de glace. "Quelle glace vous voulez ?" dit-il en regardant le panneau où était inscrit les parfums"

"Une glace à la vanille s'il te plait" "Hoho, une glace à la pistache !" les jumeaux sautaient de nouveau sur place disant leur parfum à l'unisson. "D'accord, d'accord. Bonjour Monsieur, nous aimerions deux glaces à la vanille et une à la pistache s'il vous plait." "D'accord mon garçon. Ça vous fera 7€50 s'il vous plait."

Damien sortit son porte-monnaie afin de payer leur commande "Tenez, merci, au revoir" il prit les trois glaces et donna les deux glaces aux deux enfants. "Merci grand frère" dit Elisa en enlaçant son frère.

Les trois refont leur chemin vers leurs parents quand soudain. Un grand bruit retentit et un pleur se fit entendre. Damien regarde la source du bruit pour voir Matt par terre et sa glace sur le sol. "Matty, ça va ? Tu t'es fait mal !" Sa sœur arriva en trombe instantanément à côté de son jumeau. Damien aida Matt à se relever. "Ma- Ma glace. Elle est tombée." Matt renifla regardant sa glace sur le sol. Damien regarda sa glace puis celle au sol avant de tendre la sienne à Matt, il essuya de son autre main les larmes qui coulent sur les joues de son frère. "Prends ma glace ça ira mieux." Matt la prise de sa main tremblante en disant un faible merci à son aîné. Une fois le benjamin calmé, ils retrouvèrent leurs parents. Damien expliqua l'incident quand il vit quelque chose bouger dans sa vision périphérique, il regarda qu'est ce qui avait bougé avant de s'excuser puis s'approcher du mouvement.

"Qu'est-ce que tu veux Morphée ?" Damien croisa ses bras attendant une réponse du susmentionné. "Rien du tout, je t'observe juste." Morphée sourit et ne dit rien d'autre. Les deux se regardèrent pendant un moment avant que Damien soupire "Bon fait ce que tu veux mais ne t'approche pas du reste de ma famille" "Ne t'inquiète pas seul toi m'intéresse étant donné que tu la seule personne à qui j'ai donné une telle faculté." Damien jeta un dernier coup d'œil à Morphée avant de retourner vers sa famille s'excusant une nouvelle fois de s'être absenter.

Plus les jours passèrent plus Morphée était dans le quotidien de Damien, au point que les deux commencèrent à devenir de bons amis.

Cela faisait presque 6 mois que leur amitié avait commencé et certaine chose commencée à devenir de plus en plus étrange. Par exemple il se retrouva à parler dans le vide en pensant parler à une amie à lui peu importe le monde dans lequel il était. Aujourd'hui encore il avait caressé le canapé en pensant caresser Yume qui était couché dessus, il le remarqua seulement car Elisa en avait fait la remarque. Damien ne comprenait pas comment c'était possible jusqu'à ce qu'un souvenir de sa rencontre avec Morphée refit surface dans son esprit. Morphée était capable de faire

beaucoup de chose comme afficher les pensées des autres, il était donc sans doute le fautif dans l'histoire. Lors de la prochaine visite de Morphée, Damien l'attendait les bras croisés sur sa chaise de bureau.

"Salut Damien, désolé pour le retard j'étais occupé par quelque chose" Morphée se gratta la joue, gêné d'avoir fait attendre son ami lors de leurs rencontre habituelle.

"Ouais tu étais occupé à me faire passer pour un fou !" Damien répondit déjà irrité par sa présence "Je te demande pardon ?" Morphée pencha sa tête sur le côté confus de ce que venait de dire son ami.

"Ho allez arrête de faire le gentil et innocent Morphée, depuis le début tous ce que tu voulais s'était de gâché ma vie, j'aurais dû le voir venir avec tes airs et tes vêtements de bourge !"

"Mais-" " Sort de chez moi et arrête avec ta magie de pacotilles. "

Un faible bruit se fit entendre de la porte avant que celle-ci ne s'ouvre révélant un Matt assez apeuré "Grand frère, désolé de te déranger mais on t'entendait crier et on se demandait si tout va bien et à qui tu parlais." Damien regarda à côté de lui pour constater que Morphée n'était plus là. Il s'approcha de Matt le serrant dans ses bras "Je suis désolé Matty, je vais bien, je me parlais à moi-même."

Depuis ce jour Morphée n'a plus fait apparitions dans le quotidien de Damien, se serait mentir si Damien disait que ça ne lui manquait pas, ça faisait 6 mois qu'ils se voyaient tous les jours c'était donc normal que Morphée lui manque ne serait-ce qu'un petit peu. Mais il ne montra rien où en tout cas c'est ce qu'il pensait.

C'était un jour assez basique, Damien s'est levé, s'est habillé et est parti au lycée. Pour une fois il n'était pas fatigué à cause de ses voyages dans les deux mondes mais cela se voyait qu'il n'était pas comme à son habitude, il avait l'air maussade et dans ses pensées.

En ce moment il attendait un ami devant son lycée, quand il le vit arriver il coupa la musique de son téléphone et commença à le ranger dans sa poche.

“Salut Damien, désolé pour le retard j’étais occupé par quelque chose” son ami se gratta la joue, gêné d’avoir fait attendre Damien pour aller en cours ensemble. Damien se figea dans son mouvement. Cette phrase, ce mouvement, ça lui rappelait Morphée, cet idiot qui avait gâché sa vie était encore en train de la gâcher. Ses mains commencent à trembler, le souvenir de cette situation refaisait encore surface dans son esprit et il déteste ça.

“Damien ça va ? Tu trembles... Tu es malade ?” “Non non , ne t’inquiète pas je vais bien, j’ai juste un peu froid” Damien fit un rire gêné avant de continuer “ Bon, viens sinon on risque d’être en retard.” Damien tira sur son ami et l’amena dans le lycée. Ils croisent plusieurs personnes dans les couloirs que seul Damien salue, son ami regardant dans la direction d’où parlé le blond son regard de plus en plus perplexe. Au bout d’une énième personne salué son ami arrête de marcher, Damien lui continue, tirant toujours sur le bras de l’autre. “Damien t’est sûr que ça va,” “Oui, oui, allez viens vite...” Cette fois c’est son ami de toujours qui le tira par les bras le retenant sur place “Damien, s’il te plaît rentre chez toi tu ne vas clairement pas bien aujourd’hui” “Mais qu’est-ce que tu racontes ? Je pète le feu” Le blond essaya de bouger mais l’autre lui en empêche. “DAMIEN ! Ecoute moi, rentre chez toi, vas à l’infirmierie, fait ce que tu veux mais ne vas pas en cours tu hallucines complètement.”

"Damien tu parles à des murs et des portes. Sois-tu essaie de faire une blague et ce n'est pas drôle, soit tu es vraiment malade et tu devrais te repose."

"Je-" "Pas de 'je' qui tienne tu viens avec moi je t'amène à l'infirmierie." "Mais on va être en retard" Son ami le tire avec lui jusqu'à l'infirmierie "Je me fiche d'être en retard, ta santé est plus importante." Les deux marchèrent jusqu'à l'infirmierie l'un tirant l'autre contre son gré. Une fois arrivée devant, ils frappent à la porte. "Bonjour Madame, je suis venu accompagner Damien car il ne se sent pas trop bien" "Oh mon petit

Damien, vient t'asseoir ici, merci d'avoir accompagné Tom tu peux aller en classe" "Merci à vous, au revoir" Tom part juste après, refermant la porte derrière lui.

"Comment tu te sens, Damien ? " "Je vais extrêmement bien, je ne comprends pas pourquoi il dit que ça" " Tu m'as l'air quand même bien pâle, viens t'allonger sur le lit" "Mais-" "Si ton ami Tom a pris la peine de t'amener au point d'être en retard, c'est que c'est du sérieux. Allez allonge toi".

Après plusieurs protestations Damien finit par s'allonger sur le lit de l'infirmierie. Sa vision devint floue au fur et à mesure que l'infirmière parlait jusqu'à ce qu'il ne voie plus rien.

Il rouvrit les yeux, il était dans une pièce sombre, il leva la tête pour voir la personne qu'il voulait le moins voir, Morphée, il était assis sur un des rares meubles de la pièce lisant un livre. Il n'avait pas encore vue l'autre étant trop plongé dans son livre.

"Sort moi d'ici ! " Morphée sursauta ne s'attendant pas à ce que quelqu'un soit dans sa pièce. "Heu, comment tu es arrivé ici ?" La confusion dans les yeux de Morphée était évidente mais Damien était trop rempli d'émotions pour faire attention à ça "Ne fait pas l'innocent est ramène moi où j'étais !" Morphée se leva de sa place, posa son livre sur le meuble et s'approcha doucement de Damien, il parla doucement et calmement "Damien, je ne te fais venir ici en aucun cas, calme-toi et ensuite je te ramènerai la d'où tu viens" il posa délicatement sa main sur l'épaule de Damien. Le blond regarda Morphée, son visage ne montrait que de la sincérité et de la bienveillance. "Respire avec moi... On inspire.... Et on expire" Les deux inspirés et expirés à un rythme régulier jusqu'à ce que Damien soit calme. "Bon, dit moi que faisais tu avant d'arriver ici ?" Morphée recula légèrement de Damien. "Heu... J'étais au lycée, dans l'infirmierie, j'étais allongé puis ma vision est devenue floue jusqu'à ce que ce soit tout noir puis je suis arrivé ici." " D'accord... Tu as sans doute dû t'endormir et pour une raison quelconque au lieu d'aller dans l'autre monde tu es arrivé ici." Morphée commença à marcher en rond tout en réfléchissant à voix haute.

"Bon maintenant que tu es calme, je peux te ramener à la réalité." Le cheveu noir se mit en place, regarda Damien et était sur le point de claquer des doigts quand Damien l'interrompit. "Attends !" "Qu'est-ce qu'il y a ?" Morphée était confus lui qui pensait que Damien le détestait "J'ai réfléchi et je me dis que j'ai été un peu fort avec toi. Je veux dire... Je ne t'ai même pas laissé t'expliquer, tu ni es peut-être pour rien, je suis peut-être juste devenu fou." Morphée baissa sa main.

"Pour tout t'avouer, je ne savais pas de quoi tu m'accusais, et je ne le sais toujours pas d'ailleurs." Damien commence à avoir des remords d'avoir accusé son ami sans rien expliquer. "En faites... Je vois des personnes qui ne sont pas là... Je ne sais pas comment l'expliquer. Je me suis dit que c'était sûrement toi vu que tu peux faire de la magie ou autre." "Ne t'inquiète pas, je pense avoir compris" Morphée lui fit un sourire rassurant afin de ne pas refaire paniquer l'autre, il réfléchit ensuite à ce qu'a dit Damien. "Dans mes souvenirs ça n'est jamais arrivé à aucun de mes prédécesseurs. Mais j'ai peut-être une hypothèse." Morphée s'appuie sur le meuble où il se tenait avant l'arrivée de Damien. "C'est peut-être dû aux fréquents voyages entre les deux modes, ma magie et/ou ta conscience a du mal à interpréter quelque chose et te fait voir des personnes qui ne sont en réalité pas là, après ce n'est qu'une théorie" Damien tomba à genoux les larmes retenues commençaient à flouter sa vue, il n'en revenait pas, il avait crié sur son ami alors que c'était lui le fautif et c'était forcé à détester Morphée alors qu'il n'avait rien fait et le pire c'est qu'il ne l'a pas laissé s'expliquer. Morphée se précipita vers Damien et s'agenouilla vers lui. "Damien ça va ?" Damien ne répondit toujours pas plein de remord "Damien ?" Morphée frotta sa main sur le dos de son ami dans un faible effort de le reconforter Damien essuya ses yeux et amena Morphée dans une étreinte. Les deux resteraient comme ça pendant on ne sait combien de temps avant de s'éloigner.

"Je suis désolé, tellement désolé. Je regrette de mettre mal comporter envers toi." "Ne t'inquiète pas, ce n'est pas de ta faute, je n'aurais jamais dû te donner cette capacité si j'avais su que ça pouvait se passer comme ça" Morphée se leva tendant sa main à Damien pour l'aider à se relever.

“Bon, relève-toi, tu dois retourner au lycée ” “Mais-” “On continuera notre discussion plus tard. Maintenant...” Morphée claqua des doigts.

Damien réouvrit les yeux, la lumière de la salle lui piqua les rétines. Il se retourna sur le lit de l’infirmierie, l’infirmière rentra dans la salle peu de temps après. “Ho ! Tu es réveillé ! J’étais venu voir comment tu allais.” “Je vais mieux Madame. Est-ce que je peux retourner en cours ?” Damien commença à se relever du lit “Ho non tu ne retournes pas en cours. Justement, quelqu'un t’attend pour te ramener chez toi.” Damien récupère son sac, s’approche de la porte et prend la poignée dans sa main. “Qui c’est ?” “Je ne sais pas, la vie scolaire la fait rentrer dans l’établissement, il doit être de ta famille.” Un bruit retentit derrière la porte. “Ha, ça doit être lui.” Damien ouvre la porte pour voir Morphée devant la porte, tout souriant “Ho, mon petit Damien tu es réveillé !” Morphée entraîna Damien dans un câlin. “Allez viens, on rentre à la maison, au revoir Madame.” il prit le sac de Damien de son épaule pour la mettre sur la sienne. “Heu... Au revoir Madame.” Damien ne put même pas finir sa phrase qu’il se faisait déjà tirer par Morphée. “Comment tu es entré dans le lycée ?” “Ho, ne t’inquiète pas tu n’as pas besoin de savoir.” Morphée sourit, tendant une canette de soda à Damien. “ Tiens, bois ça” Le blond prend la canette dans ses mains. “Merci.”

Et les deux marchèrent jusqu’à on ne sait où. Leur amitié ne faisait que grandir encore et encore telle une fleur fraîchement entretenue.

A suivre...

Kimberley, 2^{nde}

La rencontre

J'ai toujours été une enfant vive et pleine de vie, j'ai toujours couru partout, j'ai toujours grimpé n'importe où, j'ai toujours joué à tout et n'importe quoi. J'étais heureuse, j'ai beau chercher encore et encore mais rien ne m'avait jamais arrêté dans mon train de vie tranquille parfois mouvementé mais sans encombre.

Mais à partir de ce jour... petit à petit...

Tout a changé

Je me rappellerai toute ma vie de cette rencontre

C'était dans la rue, il y a 5 ans, enfin je ne sais plus trop. Je ne compte même plus depuis que je l'ai rencontré. " Il était supportable donc je n'y avais pas prêté attention jusqu'à présent », me suis-je dit à ce moment précis.

Mais plus le temps passait, plus j'étais confrontée à le revoir même contre ma volonté ... ne sachant plus quoi faire, je pris la décision d'aller m'adresser à un spécialiste sur la cause.

Je me suis donc assise sur la chaise confortable, en face de mon interlocuteur, prêt à écouter mon problème et ma douleur

Sans trop d'espoir bien sûr car cette situation m'est de toute manière, trop familière pour pouvoir espérer miraculeusement quoi que ce soit.

La personne en face de moi avait l'air calme, bien plus expérimentée que moi. Nous sommes pourtant tous humains, mais tout en observant nos différences, j'admirais toujours celui qui avait l'air d'en connaître plus sur moi même que ma propre personne ...

" Après tout, cela est bien la raison pour laquelle je suis ici non ?" Me suis-je dis.

J'attends des réponses dont je doute l'obtention malgré la figure d'autorité face à moi, et c'est ça qui me fait peur.

C'est alors que cette personne engage la conversation d'une voix posée ;

« Allez-y madame, je vous écoute. Dites-moi ce qu'il se passe ».

Je pris une grande inspiration avant de commencer à parler, je savais que pour expliquer tout cela de manière compréhensible, il fallait que je trouve les bons mots, les bonnes phrases et que je retransmette cela le plus clairement possible... car je déteste l'incompréhension.

Je commençai alors à m'expliquer :

" c'était il y a 5 ans environ ... J'ai toujours été une enfant vive et pleine de vie, ma vie a parfois été, mouvementé mais sans encombre. Et c'est à ce moment-là que j'ai... enfin ... fait une rencontre surprenante, mais si je peux me le permettre, extrêmement intrigante et malchanceuse "

- « Continuez, je vous prie " dis alors mon interlocuteur plongé dans ses notes

- " Lorsque c'est arrivé, je ne sentais pas le besoin urgent de réagir... enfin pour moi, c'était le genre de choses normales de la vie. Je ne me suis pas dit que ce que je vivais valait la peine d'être exagéré ou d'être aggravé plus qu'il ne l'était. Donc, que j'avais besoin d'en parler. Sauf que, plus j'avançais dans le temps, plus cette rencontre prenait lentement, mais sûrement une place dans ma vie "

- "Je suppose que ceci était pour le pire, n'est-ce pas ? "

- " effectivement, même si " pour le pire " est un bien petit terme pour désigner tout ce supplice " dis-je en ricanant nerveusement.

" la place que cette dernière prenais dans ma vie ne cessait d'accroître, je me sentais comme si je me faisais dévorer de l'intérieur par quelque chose dont je n'avais pas connaissance ... j'ai donc essayé d'en parler, mais comme invisible aux yeux des gens, on ne m'a pas crue ... cette chose ma

donc suivie en permanence dans ma vie quotidienne jusqu'à même venir m'entraver dans mes projets, comme si elle cherchait à me détruire".

" cette rencontre que vous qualifiez de "chose », prenait-elle souvent le dessus à partir de ce moment-là ? "

- " oui, elle arrivait à me battre à mon propre jeu, celui de la résistance. Si je lui résistais, il suffisait d'y aller encore plus fort pour que je cesse toute défense quelconque.

- " vous m'avez dit précédemment que vous avez essayé de faire remarquer cette fâcheuse situation à votre entourage, mais avez-vous essayé de leur en parler directement en leur expliquant précisément ce qui se passait ?"

- " ... ah ... les principales réponses que j'ai reçues sont : "tout va s'arranger. Attends juste que cela passe «. C'est pour cela que je suis ici aujourd'hui. D'après les autres j'ai l'air d'aller bien, mais je sens très bien qu'au fond de moi ça ne va pas à cause de cette chose. Ce parasite qui n'a cessé de me pourrir la vie, de me détruire petit à petit, qui a laissé sa marque en moi, me laissant dans l'incompréhension totale de mes proches ... Et ça, je ne sais pas comment l'expliquer clairement. Les examens jusqu'à aujourd'hui aussi d'ailleurs... "

C'est alors que l'homme en face de moi, survolant une pile de feuille et de documents, les compara à ses notes ainsi qu'aux différents documents étalés sur son bureau.

Dessus y était inscrit :

"examens médicaux"

"Série sur 5 ans dont diagnostic".

" Madame, je dois vous dire quelque chose. Ce mal qui vous a toujours suivi est bien réel. Vous souffrez d'un handicap invisible, mais existant "

Et moi qui pendant des années ai tenté de résister à quelque chose que j'avais fini par voir comme imaginaire, cette chose qui ne m'a plus jamais

quittée depuis ce jour-là, qui est restée accrochée à moi de manière toxique tel un poison me consumant à petit feu de l'intérieur. Cette chose que les autres ne voyait pas alors que j'ai décidé de ne pas voir non plus, qui a donc décidé de crier plus fort que mon ignorance quitte à me faire souffrir.

J'ai pu retenir quelque chose de cette expérience :

Dans la vie, on a eu et on aura des rencontres bonnes, mais également mauvaises, et c'est au deuxième cas que je m'adresse. Apprenons à accepter nos rencontres dans notre vie, et à ne pas les ignorer, vouloir les oublier ou les détester. Tout va et tout vient, ainsi que tout part. Que cela soit dans un laps de temps court ou chronique, voire jusqu'à la mort.

Mais pour pouvoir être heureux, il faut apprendre à accepter chacune de ses rencontres, et à ne pas les renier, car chacune fait partie de notre histoire et nous a apporté de l'expérience. C'est lorsqu'on se décide à l'ignorer qu'elle nous rattrape.

Alors ne vous laissez pas rattraper par ce qui pourrait, avec l'acceptation, appartenir au passé

Et le bonheur au présent, voire au futur.

Inès, 2^{nde}

Remerciements

Merci à tous les élèves participants. Merci de m'avoir fait confiance.
C'est un véritable privilège de vous lire !
Continuez à écrire ! Vous avez du talent !

Merci à tous les enseignants, membres du jury, pour tous les échanges enrichissants que nous avons eu autour de ces lectures !

Merci à la Maison des Lycéens et M. Saint-Martin pour votre soutien et votre accompagnement dans ce projet.

Julie Castel, professeure documentaliste

Martigues. Mars 2023.